

LE PAYS DE FRANCE



LES PAUVRES ENFANTS

de nos pays envahis, laissés depuis leur libération dans la plus complète détresse, ont eu un triste Noël. Pour eux pas de joujoux, pas de friandises. Pour la plupart d'entre eux, toute la fête a consisté dans le plaisir de faire eux-mêmes des crèches comme celle-ci, où dans l'église en ruine une poupée sur un peu de paille figurait, à leurs yeux, le divin nouveau-né de Bethléem.

VARIATIONS SUR LA CRISE DU PAPIER

PARMI les innombrables « crises » qui résultent de la guerre, celle du papier n'est pas la moins dangereuse pour le maintien de notre prépondérance dans le monde. Le papier, d'ailleurs, est indispensable à la vie morale et intellectuelle d'un peuple, et si l'on venait à en manquer tout à fait, le progrès de la civilisation en serait arrêté. Heureusement que, tout de même, on n'en est pas encore là ! Pour nous, puisque nous avons cette feuille-ci à notre disposition, nous en profiterons pour donner aux lecteurs du *Pays de France* quelques renseignements sur la précieuse matière dont la disparition serait une calamité.

La fabrication du papier a été pratiquée dès une haute antiquité ; de nombreux végétaux y ont été employés : le plus connu par le large usage qu'en a fait est le papyrus, sorte de roseau qui croissait naturellement en abondance dans les marais de la Basse-Égypte et dans les eaux stagnantes que le Nil, après ses débordements, laissait sur ses rives. Toutefois on trouvait aussi le papyrus en Syrie, ainsi que dans l'Euphrate, dans la région de Babylone. Il a presque disparu de ces contrées : on le trouve encore en Sicile et en Abyssinie.

Les Égyptiens paraissent être les premiers qui fabriquèrent du papier, en se servant de papyrus ; on en fabrique aussi à Babylone, mais celui d'Égypte seul s'est conservé, à travers plus de trente siècles, jusqu'à nos jours. On voit dans nos musées, dans nos principales bibliothèques, des manuscrits de papyrus. Disons tout de suite que les Chinois, de leur côté, connaissent de bonne heure le papier. Celui qu'ils fabriquaient résultait du feutrage de fibres végétales, notamment de mûrier et de bambou ; il différait de celui des Égyptiens, qui consistait, comme nous allons le voir, en la superposition des couches ou feuillets d'un même tissu végétal.

De la Chine, cette industrie passa dans l'Asie Centrale : on fabriquait du papier « de soie » à Samarcande et à Bokhara au début du VII^e siècle de notre ère. Les Arabes s'assimilèrent les procédés des papetiers de ces pays et les introduisirent dans le leur. Des fabriques se montèrent à Bagdad et à Damas. En 700, un prince musulman, à La Mecque, imagina de substituer le coton à la soie dans cette fabrication, qui passa avec les khalifés en Espagne, où l'on apprit à faire entrer le lin et le chanvre dans la composition du papier. Les résultats de cette innovation furent si satisfaisants que, jusqu'au XII^e siècle et peut-être plus tard, les papeteries arabes d'Espagne fournirent à la France, à l'Italie, à l'Angleterre et à l'Allemagne, les plus beaux papiers employés dans ces pays. L'industrie elle-même se répandit d'ailleurs en Italie et en France.

Mais revenons aux Égyptiens et à leur papyrus : le nom de la plante s'appliquait au papier dont il était fait. La plante avait bien d'autres usages. C'était la plante à tout faire de l'Égypte ; mais nous ne parlerons ici que du papier. La tige du papyrus de cette contrée atteignait environ 10 pieds de hauteur. La tête et le pied ne servaient pas pour le papier. La tige avait 2 ou 3 pouces de diamètre : on la divisait en deux parties égales dans toute sa longueur, et l'on séparait successivement à l'aide d'un outil approprié les tuniques formant cette tige. Cela formait comme autant de feuilles longues et étroites, auxquelles on faisait subir différentes préparations. Après quoi, ces feuilles étaient collées les unes sur les autres, de manière que leurs fibres se croisaient. La nouvelle feuille constituée par cet assemblage était battue, pressée et polie. On pouvait augmenter sa surface par l'adjonction de feuilles semblables, préparées de la même façon. On avait alors un véritable « papier » qui, une fois enduit d'huile de cèdre, était propre à recevoir l'écriture qu'y fixait le roseau du scribe, et défiait les outrages du temps. On trouvera, dans le 13^e livre des *Oeuvres* de Pline le Naturaliste, sur la récolte du papyrus et la fabrication du papier de cette plante, des détails très complets et grâce auxquels, de nos jours, qui que ce soit pourrait, au prix de quelques tâtonnements, fabriquer le même papier qui était en usage en Égypte. Remarquons toutefois qu'à cet expérimentateur il manquerait deux éléments essentiels : le papyrus de la variété poussée dans les vases du Nil, et l'eau limoneuse de ce fleuve.

Le papier fabriqué en Égypte était de sortes différentes, depuis celui de « grand luxe », sur lequel s'écrivaient les annales sacrées, jusqu'à celui qui servait pour l'emballage des paquets et des momies. Le papier d'Égypte s'introduisit en Grèce, ainsi qu'à Rome. En Italie, on fit subir quelques légères modifications à sa fabrication ; les papetiers de ce temps-là, comme ceux d'aujourd'hui, donnaient aux différentes sortes les noms de personnages ou d'événements marquants, soit pour faire leur cour aux grands, soit pour obéir à quelque mode régnante. Auguste et Livia furent ainsi parrain et marraine du plus beau papier qui se fabriquait de leur temps. Mais la plante égyptienne paraît bien être restée la seule employée par les papetiers. Le papier devint d'un usage si général que, sous Tibère, c'est-à-dire pendant les premières années de l'ère chrétienne, la récolte de papyrus ayant probablement été déficitaire, on en fut à court, et une commission du Sénat fut nommée pour en faire la répartition ; « sans cela, dit Pline, toute la société eût été en désordre ». Ainsi, nous n'avons rien inventé, pas même l'Office national du papier !

L'usage du papier se répandit de plus en plus : il devait venir à la pensée des gouvernants d'exploiter cette vogue au profit du trésor ; les droits qui gênaient la fabrication des papetiers arrivèrent à être si élevés que lorsque Théodoric — un demi-barbare pourtant — les diminua, Cassiodore écrivit une épître enthousiaste pour féliciter le genre humain tout entier de cet heureux événement.

Dans notre pays, on ne commença que du V^e au VI^e siècle à faire usage du papier de papyrus ; vers la fin du VII^e, le parchemin, qui était depuis longtemps en concurrence avec lui, finit par le supplanter. Il est probable que la fabrication, étant moins parfaite que dans le pays d'origine, le papyrus fait en France présentait des défauts qui en dégoûtèrent les scribes. Un peu plus tard le papier arabe de coton, ou de chiffre comme on l'appela, fit son apparition et se substitua aux autres sortes ainsi que, partiellement, au parchemin. Les plus anciens écrits sur papier de chiffre datent à peu près du temps de saint Louis.

La plus grande partie du papier consommé à cette époque en France

devait y être fabriquée. Toutefois, on ne trouve de précisions sur l'existence de fabriques que vers la fin du XII^e siècle. Le premier établissement dont il soit fait mention fut établi sur l'Hérault avec l'agrément de l'évêque de Lodève, auquel le papetier devait payer annuellement une certaine somme. Au XIV^e siècle, il s'en fonda d'autres à Essonne et aux environs de Troyes. La fabrication et la vente étaient contrôlées par l'autorité, qui, pour prévenir les fraudes, pourvut les papetiers, aux XIV^e et XVII^e siècles, de statuts qui fixaient leurs droits et obligations.

Il est facile à comprendre que la découverte de l'imprimerie, survenue en 1436, donne à la fabrication du papier une impulsion considérable. Les œuvres de l'esprit, les annales, n'avaient pu être jusqu'alors reproduites que par copies faites à la main, procédé lent et coûteux ; la machine à imprimer allait permettre d'en tirer autant d'exemplaires que l'on voudrait. Et on usa largement en France de cette facilité ; en France, on a de tout temps imprimé beaucoup de livres. Et c'est en France, puis en Hollande, après que la révocation de l'Édit de Nantes y eut exilé nos meilleurs papetiers, que l'on fabriquait le plus beau papier. Mais celui qu'on appelle « velin », et qui surpassait les autres en beauté, a été inventé en Angleterre vers 1755, et ne fut fabriqué chez nous que plus tard, par Montgolfier, d'Annonay.

Jusqu'à l'époque contemporaine, le papier a été fait presque uniquement de chiffons. C'est à la fabrication antérieure à la Révolution que remontent les désignations : jésus, couronne, pot, colombier, raisin, etc., que nos lecteurs peuvent voir employées dans les catalogues de librairie pour désigner le format des volumes, et dont, plus d'une fois, ils ont dû se demander à quoi elles riment. Nous allons le leur dire. Ces désignations ont été adoptées au temps où les mesures de superficie (et autres) étaient différentes suivant les provinces : elles correspondaient à des objets dessinés en filigrane dans les papiers, suivant leur format, de sorte que tous les imprimeurs de France étaient sûrs, en demandant de la couronne, du jésus, du raisin, de recevoir des feuilles du format voulu, où que le papier fût fabriqué. Ces désignations furent en usage jusqu'à l'établissement du système métrique. On les emploie encore aujourd'hui, plus couramment, même, que les mesures en centimètres auxquelles elles correspondent. Tous les professionnels savent de mémoire à quelles mesures correspond telle ou telle de ces désignations : le jésus équivaut à 0 m. 55 sur 0. m. 70 ; la couronne à 0 m. 36 sur 0 m. 46, etc. Le nom du papier tellière, ou ministre, cher à M. Lebureau, lui vient du ministre Le Tellier, père de Louvois, parce que ce fut lui qui, pour faciliter le classement des archives de son département, en prescrivit l'emploi et les dimensions.

Jusque vers 1792, toutes les opérations de la fabrication du papier de chiffon se faisaient à la main, et elles étaient nombreuses, pour transformer en pâte les guenilles qu'on y employait. En 1792, Louis Robert inventa la machine à fabriquer le papier qui, supprimant la plupart des manipulations, fournissait un rendement hors de comparaison avec celui des anciens procédés. La fabrication mécanique a d'ailleurs été toujours en se perfectionnant. Cependant le chiffon, recherché pour beaucoup d'autres usages, se faisant rare, a été remplacé en grande partie par le bois comme matière première. On fabrique encore du papier de chiffon, en partie à la main, en partie à la machine, mais il revient à un prix élevé ; aussi est-il réservé pour les éditions de luxe, les documents judiciaires ou administratifs et l'impression des billets de banque. L'Auvergne a toujours été réputée pour ses papiers de chiffon.

L'emploi du bois pour la fabrication du papier ne remonte pas à fort longtemps. Avant de l'adopter, on essaya de nombreux végétaux : chanvre, genêt, houblon, lin, jute, alfa, chendent, etc. ; les tiges de carottes et de navets, la luzerne et le sainfoin fournirent des pâtes d'essai. Quelques-uns de ces végétaux sont encore employés pour la fabrication de sortes spéciales ; mais en général les essais ne furent pas satisfaisants pour des fabrications importantes. Leur préparation est d'ailleurs fort coûteuse. On dut reconnaître que la paille et le bois sont seuls susceptibles de servir de bases à des fabrications considérables ; et encore le papier de paille n'est-il guère bon que pour des usages vulgaires. Le développement de la presse et de la librairie ont donné de plus en plus d'extension à la production du papier de bois. Sauf de rares ouvrages, dont le prix est assez élevé, on n'imprime guère plus que sur papier de bois. Le bois employé principalement est le sapin. Malheureusement, le papier ainsi fait se détruit de lui-même, paraît-il, avec le temps. Il doit, à ce qu'assurent les professionnels, finir par tomber en poussière dans un délai assez rapproché, mais qui est cependant suffisamment long pour que nous n'ayons pas encore eu à constater de disparitions d'ouvrages par cette cause. Quoi qu'il en soit, il a été question de rendre obligatoire le tirage sur bon papier de chiffon de quelques exemplaires de tout ce que l'on imprimerait, afin que ces œuvres ne soient pas perdues pour la postérité.

Le peuplier, le tremble, tous les bois tendres peuvent servir à la fabrication du papier ; mais le sapin est préféré. Les arbres sont débités en bouts d'une trentaine de centimètres et écorcés ; puis le bois est débarrassé des nœuds et de toutes impuretés ; après quoi il est râpé parallèlement à ses fibres au moyen de meules en grès énormes dont le fonctionnement exige une force motrice considérable. La force de 1 cheval ne produit guère par vingt-quatre heures que 10 à 12 kilos de la pâte résultant de ce « râpage ». On ne peut donc établir une industrie de ce genre qu'à proximité d'une forêt d'où l'on pourra, sans trop grands frais de transport, tirer le bois nécessaire, et d'un cours d'eau auquel on empruntera la force dont on aura besoin pour faire agir les machines.

La transformation du bois en papier se divise en deux séries d'opérations : la mise du bois en pâte et la mise de la pâte en papier. Il y a des usines qui ne fabriquent que la pâte ; d'autres ne fabriquent que le papier ; d'autres enfin fabriquent et la pâte et le papier. Ces industries nécessitent l'emploi de nombreuses et puissantes machines dont la description demanderait beaucoup plus de place que nous n'en avons à notre disposition. Aussi bornerons-nous là cette causerie, dont le seul but était de montrer à nos lecteurs que le papier, sans lequel l'Histoire n'existerait pas, a lui-même une histoire capable de les intéresser.

JEANNE DUMAINE.

URODONAL

lave le rein

*Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-Sclérose*

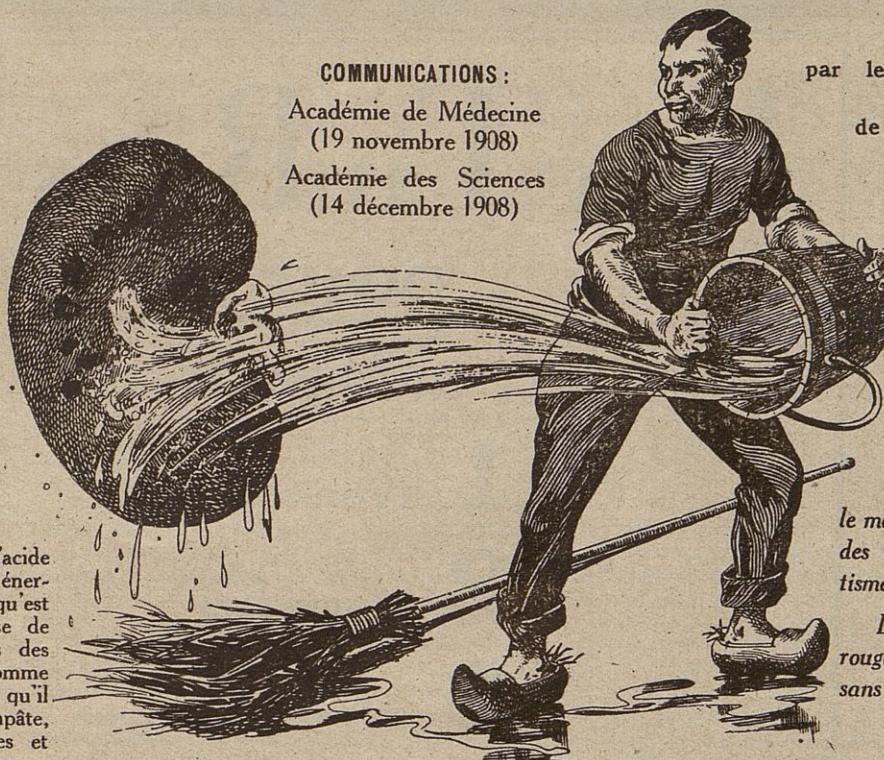
L'URODONAL nettoie le rein,
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.

« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'*Urodonal*. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires des parois digestives qu'il éclaire, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

D^r BETTOUX,
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine
(19 novembre 1908)
Académie des Sciences
(14 décembre 1908)

RECOMMANDÉ
par le professeur LANCEREAUX,
ancien Président
de l'Académie de Médecine
dans son
Traité de la Goutte.



L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'*Urodonal*, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri, d'une façon certaine, des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques.

Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut sans tarder recourir à l'*Urodonal*.

Etablissements CHATELAIN, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 9 fr.; les trois, franco, 26 fr. 50. Pas d'envoi contre remboursement.

JUBOL

réeduque l'intestin

L'éponge et le nettoie
Evite l'Appendicite et l'Entérite.
Guérit les Hémorroïdes
Empêche l'excès d'embonpoint
Régularise l'harmonie des formes

*Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite*

Pour rester en bonne santé,
prenez chaque soir un
comprimé de JUBOL.

COMMUNICATIONS :
A l'Académie de Médecine (21 déc. 1909).
A l'Académie des Sciences (28 juin 1909)



« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de *Jubol*, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des layements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le *Jubol*, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

D^r BRÉMOND,
de la Faculté de Médecine
de Montpellier

« J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

D^r HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine
à Rio de Janeiro (Brésil).

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos malaises disparaîtront très vite.

Lectures pour tous

DANS CHAQUE NUMÉRO MENSUEL :

1 Roman

2 Comédies

6 Nouvelles

15 Articles

12 000

lignes de

lec=tu=res

et

pour=tous

Le 1^{er} de chaque mois ~ Le N° 2 Fr.

Abonnements : France, 22 Fr. par an

LIBRAIRIE HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, 79 ~ Paris

Voici, enfin, la Revue Nouvelle
qu'il faut à la France d'aujourd'hui!

A NOS ABONNÉS A NOS LECTEURS

MALGRÉ tout le désir que nous avions de continuer la publication du *Pays de France*, les circonstances présentes ne nous le permettent pas — du moins pour le moment — et nous vous en exprimons tous nos regrets.

Mais les *Lectures pour Tous* ont, depuis le mois de Décembre, subi une transformation complète qui en fait la "nouveauté" tant attendue après la guerre, avec une formule entièrement neuve correspondant à l'état de choses nouveau créé par la guerre.

Une partie très importante y sera réservée aux voyages, au tourisme, aux beautés naturelles, artistiques, archéologiques de nos régions.

Nous espérons, chers lecteurs, que vous voudrez bien désormais reporter sur les *Lectures pour Tous* l'intérêt et la fidélité que vous avez témoignés jusqu'ici et pour lesquels nous vous exprimons toute notre reconnaissance.

Quant à vous, chers abonnés, nous pensons qu'il vous sera agréable de recevoir, à compter du mois de Janvier, aux lieux et place du *Pays de France*, les nouvelles *Lectures pour Tous* transformées en copieux numéros mensuels à 2 fr. contenant 144 pages dues à une élite de collaborateurs qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais été réunis dans une même revue.

Vous recevrez ainsi autant de numéros des *Lectures pour Tous* que votre abonnement au *Pays de France* comprend encore de fois la somme de 2 francs.

Lecteurs et abonnés du *Pays de France*, c'est désormais dans les *Lectures pour Tous* que nous nous efforcerons de vous plaire et de vous intéresser; vous pouvez être certains que nous ne négligerons aucun effort pour y parvenir.

Notre programme, que vous trouverez ci-dessous, vous donnera d'ailleurs, mieux que tout commentaire, un aperçu de ce que vous trouverez dans notre revue :

Il nous faut du nouveau !...

*LA GUERRE A CRÉÉ UN NOUVEL ÉTAT DE CHOSES
A UNE VIE NOUVELLE, IL FAUT UNE REVUE NOUVELLE*

LES LECTURES POUR TOUS

seront cette revue :

DISTRAYANTE : La vie moderne crée pour l'esprit l'obligation d'un délassement où il puisse se retrouver chaque jour.
AVANT TOUT, les *Lectures pour Tous* vous donneront ce repos par une extraordinaire abondance de lectures des genres les plus variés.

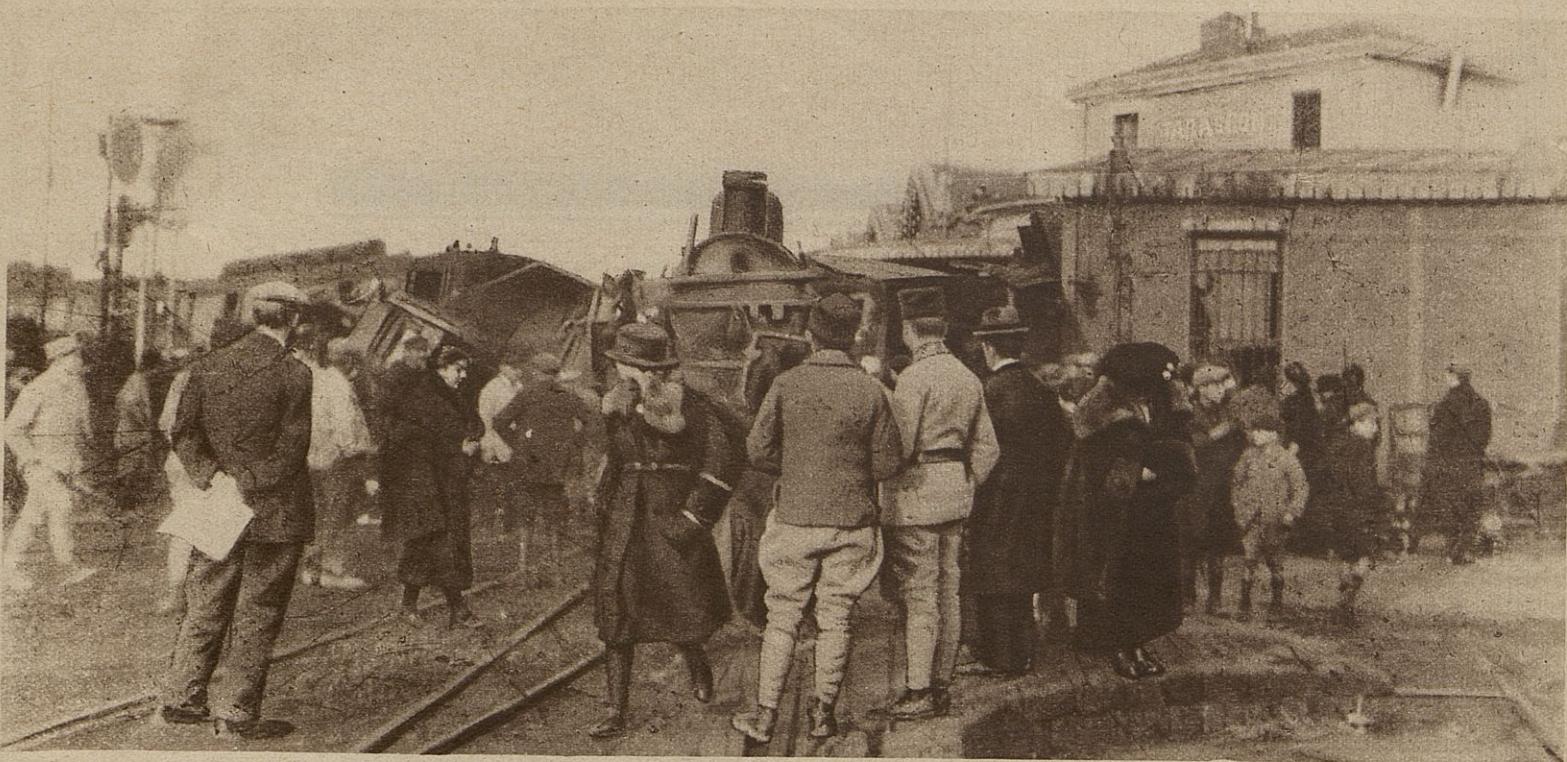
UTILE : Mais la lutte pour la vie exige que chacun soit désormais puissamment armé pour réussir. EN TOUTE OCCASION, les *Lectures pour Tous* vous renseigneront et vous documenteront; elles vous donneront, sur tous les sujets, des notions claires, des images saisissantes.

DANS LE NUMÉRO DE JANVIER

L'X de Versailles, par Alfred Capus, de l'Académie Française; Réquisitoire contre Guillaume II, par l'avocat général Mornet; Le Beau Jour de l'An d'un Enfant gâté, par Gérard d'Houville; Eh bien, dansons maintenant! revue de fin d'année, par Bousquet; Pierre Loti, Paul Bourget, de l'Académie Française, etc., etc.

EN UN AN
100 Romans, Comédies et Nouvelles
200 Articles Documentaires
c'est-à-dire
TOUTE UNE BIBLIOTHÈQUE

LES ACCIDENTS SONT LA RANÇON DU PROGRÈS



Si l'on ne voyageait pas autrefois aussi rapidement qu'aujourd'hui, par contre on était infiniment moins exposé aux terribles accidents de chemins de fer que nous avons trop souvent à déplorer. C'est après un de ceux-là, le déraillement de Tarascon, qu'a été prise cette photographie montrant une partie d'un des deux trains sinistrés.

Nous voyageons comme autrefois (Suite et fin.)

LES automobilistes, eux aussi, comme leurs ancêtres du Directoire, faisaient des « détours » pour éviter le danger. Parallélisme !

Nous venons de voir que les voyageurs d'aujourd'hui passaient à peu près par les mêmes péripéties de la route, transformées, modernisées, que ceux du XVIII^e siècle. Il s'est produit alors un phénomène divertissant mais logique : ces touristes séparés dans le temps par un siècle et demi d'intervalle ont le même état d'esprit, les mêmes défauts et les mêmes manies. C'est au point qu'un jeune automobiliste s'entendrait beaucoup mieux avec un contemporain de Voltaire qu'avec son grand-père, qui n'a connu que les chemins de fer et la fin des diligences.

Qu'on parcoure les mémoires et la correspondance des voyageurs du XVIII^e siècle, qu'on écoute parler un automobiliste, ce sont les mêmes phrases, les mêmes formules, les mêmes injustices. Parce qu'ils sont arrivés dans une ville un jour qu'il pleuvait, qu'on les a mal servis à l'auberge, qu'ils ont reçu l'eau d'une gouttière sur la tête, ils envoient la cité à tous les diables ; c'est la « ville la plus abominable, le plus maudit qui soit au monde, le refuge de tous les coquins de la nation ». Mais s'il faisait beau, si l'hôte a été aimable, si une jeune et jolie femme rêvait à sa fenêtre, « c'est une ville remarquable sous tous les rapports, abondamment pourvue des meilleures et des plus belles choses avec des promenades qui sont comme les allées du parc d'un château ».

Opinions injustes, jugements hâtifs dans le bon et dans le mauvais, on retrouve tout cela chez nos modernes voyageurs.

C'est que le voyage est devenu un tout compact. Il y a le paysage, les églises, les curiosités de toutes sortes, mais il y a aussi les incidents, les accidents possibles, la route, la route en soi qui, bonne ou mauvaise, vous permettra d'aller vite ou vous forcera de ralentir, retournant ainsi tous les horaires établis ; il y a enfin l'auberge. Au XVIII^e siècle, l'auberge isolée était un véritable coupe-gorge. On raconte qu'en 1780, en Lorraine, le cheval d'un officier en grattant le sol de son sabot mit à découvert un cadavre et qu'on en découvrit après plus de cinquante, tous de voyageurs dévalisés par l'hôtelier. L'endroit de la nuitée, comme on disait alors, était quelquefois merveilleusement confortable. Certaine auberge, — un palace, devrait-on dire, — n'avait-elle pas plusieurs salles de billard, des salons et un perruquier attaché à l'établissement ? Il est vrai que les moines d'un couvent qui logeait les voyageurs avaient établi des salles de jeu dans leur pieuse demeure. Mais l'évêque y mit vivement bon ordre, et ce premier casino ferma ses portes.

Exception et exception ! Le plus souvent, toujours, l'auberge était malpropre, repoussante. Sous la Restauration, le même état de choses durait encore. On se rappelle les diatribes de Victor Hugo contre « ces anciennes cavernes de brigands perfectionnées et abonnées au Constitu-

tionnel ». Et l'on connaît ces vers furieux écrits sur les murs de l'auberge de Bray :

Au diable auberge immonde, hôtel de la punaise,
Où la peau le matin se couvre de rougeurs,
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter le commis voyageur.

Et ceux-ci sur l'auberge de La Hure à Laon :

Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Soupe maigre et vaisselle grasse
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge contre ta face
Est hure pour la bonne grâce
Et grouin pour la propreté.

Nous sommes devenus — heureusement — moins tolérants. Nous avons voulu des hôtels propres, et, non sans difficultés, nous les avons eus. Il y en a bien encore qui se défendent, c'est-à-dire qui continuent à être malpropres ; mais il faudra qu'ils cèdent s'ils veulent durer encore.

Nous avions eu, il y a quelques années, la campagne pour la chambre Touring-Club ; nous avons maintenant la campagne culinaire du Club des Cents.

Campagnes excellentes toutes deux.

Sauver nos vieux plats provinciaux, c'est une façon de faire tenir bon les provinces qui subsistent sous les départements ; mais aurions-nous de ces préoccupations si nous n'avions pas, du voyage en auto depuis quelques années, une si juste conception. Une conception qui, — encore une fois, — est exactement la même que celle qu'avaient du voyage les gens du XVIII^e siècle.

Ah ! ce n'est plus aujourd'hui qu'on proposerait de faire établir des routes spéciales automobiles. Non, l'automobile ne veut pas concurrencer le train. Il a enfin trouvé sa voie. Il est devenu un instrument parfait pour vagabonder heureusement. Car on n'excursionne plus, excursionner voulant dire aller dans un endroit, le visiter et revenir ; on s'en va à la découverte, on rayonne.

Quand on avait prétendu naguère que l'automobilisme était un sport, certains personnages sages avaient souri. Ils n'avaient pas tort. Si l'on veut y faire attention, nous sommes plus près d'y voir plus clair ; grâce à l'automobile, il nous est possible maintenant de perfectionner pour le meilleur profit de l'intelligence et du goût cet art admirable de voyager que les gens du XVIII^e siècle avaient déjà poussé si loin.

G. OUDARD.

La prochaine disparition de l'île de Marken et de ses costumes



Rien n'est reposant comme l'aspect des habitants de ce pays, presque tous des pêcheurs, et de leurs intérieurs où règne la plus méticuleuse propreté. Voici, à droite, une fillette de Marken auprès d'un chapelet de flotteurs de filets.

L'ÈRE des récupérations continue. Le golfe du Zuyderzee est en voie de transformation. Dans trente-cinq ans il ne sera plus qu'un lac, le lac IJssel, et la Hollande aura récupéré 170.000 hectares de terres cultivables.

L'assèchement du Zuyderzee, cette mer intérieure de la Hollande, est commencé, après vote par le parlement hollandais et ratification par la reine Wilhelmine des crédits nécessaires à ces immenses travaux, qui ne dureront pas moins de trente-cinq ans.

L'idée première de cette récupération date de 1865, époque où elle fut conçue par un ministre hollandais, M. Rochusen. Cette vaste entreprise reçut l'assentiment du roi des Pays-Bas, et un crédit de 8.000 florins fut voté. Mais dix ans plus tard la Commission d'ingénieurs nommée aux fins d'examen du projet déclarait que le plan n'était exécutable que moyennant une telle dépense qu'il était préférable d'y renoncer.

Le golfe du Zuyderzee n'a pas toujours occupé 195.000 hectares. Jusqu'en 1282, il n'était que le lac Flevo. Mais les terribles raz de marée de cette année, qui submergèrent 72 cités et noyèrent 100.000 personnes, firent se confondre les eaux du lac et celles de la mer du Nord. Un golfe fut formé, qui prit le nom de Zuyderzee.

Dans le golfe, les bancs de sable sont nombreux. Un petit îlot plat, de 1 kilomètre de largeur sur 3 kilomètres de longueur, l'île de Marken, faisait jusqu'à ce jour la joie des touristes avides d'imprévu. En effet, dans cette île tout est inattendu. Le millier d'habitants, qui y vivent de la pêche, a gardé des costumes si particuliers, si curieux, que les voyageurs attardés dans la Hollande septentrionale ne savent plus très bien dans quel siècle ils vivent. Tous les hommes portent la culotte bouffante et la courte veste en drap noir, la toque de fourrure ou la casquette plate. Les femmes rehaussent leur teint éclatant de blonde épanouie par des costumes aux couleurs les plus vives. Les jupes sont faites de bandes de couleurs crues ; le corsage est brodé et multicolore. Un bonnet d'indienne, dont la nuance écarlate est parfois adoucie par des dentelles, laisse voir, de chaque côté du visage féminin, deux grosses nattes de cheveux d'un blond ardent.

Ces Hollandaises élèvent une nombreuse progéniture et vaquent aux besoins du ménage dans de petites maisons de bois noir soulignées de raies blanches. Elles se marient en famille, avec les habitants de leur île. Aussi les mœurs sont-elles restées les mêmes qu'en l'an 1200, et les costumes ont pu ne rien perdre de leur charme particulier.

L'assèchement de Zuyderzee va joindre l'île de Marken aux terres de Hollande. Avec la disparition de cet îlot s'ensuivra certainement peu à peu celle des coutumes de ses habitants qui prendront le costume commun à toute l'Europe.

Mais la nécessité de produire à outrance étant à l'ordre du jour, seules les âmes d'artistes s'attarderont à regretter cette disparition. Aussi, puisqu'il faut « marcher avec son époque », il n'est question dans ces lignes que de l'avenir du Zuyderzee.

Donc, 170.000 hectares de terrains seront récupérés. Le Gouvernement hollandais louera ces terrains à des fermiers, qui lui paieront une redevance annuelle. On a calculé que les premières locations pourront se faire dans quinze ans. Les travaux d'assèchement,—ce ne sont pas tous les travaux,—coûteront environ 60 millions. La profondeur moyenne du Zuyderzee étant de 4m. 50, on estime que la quantité d'eau à retirer est de 5.850.000.000 de mètres cubes. De nombreux sondages et des milliers d'analyses ont déterminé que les terrains du golfe hollandais étaient d'une qualité supérieure à celle des terrains du lac d'Harlem.

La conquête par le Gouvernement hollandais de ces terrains est assurément une bonne entreprise financière, qui rendra de grands services à l'agriculture des Pays-Bas. Après trois siècles sans lutte contre les eaux, les Hollandais entreprennent l'ouvrage le plus gigantesque qu'ils aient jamais conçu.

CLAUDE ORCEL.



A Marken, un grand-père en promenade avec sa petite-fille. Ces gens restent profondément attachés à leur costume national.

Les Cités sous les eaux

(Suite et fin.)

Le prince rouge, sitôt qu'il les vit, rugit de joie au fond de son cœur, et il répéta en lui-même : « Plaisir à vous dans ce palais-ci!... » — D'abord, à coups de talons, il brisa les vases ; puis il pila le crucifix, et puis il cracha sur l'hostie. — Et, sur les débris, tous les danseurs, nus, de piler à leur tour en chantant : « Malédiction à la croix ! » et d'exécuter, en sept postures différentes, la danse des sept péchés capitaux. — Aussitôt le palais a tremblé, la foudre a grondé et aux yeux éblouis a fait luire la flamme bleue de ses éclairs. — « Voyez-vous, dit le prince rouge, comme je sais mettre Dieu sur son mauvais côté (en colère)! » — Et eux, effrayés cette fois, de dire : « Ahès a trouvé son maître ! »

III

Quand le sacrilège eut pris fin, le messager du mal restait seul dans le palais, et il s'approcha d'Ahès. — « Ma jolie chérie, fille de Grallon, ô la plus chérie de mon cœur, ne pourrais-je en quelque manière voir la clef des écluses d'Ys ? — Mon père porte au col la clef d'or pendue à une chaîne, et mon père est maintenant couché, et prendre la clef je ne puis pas. » — Mais lui se jette à ses pieds, baise sa jolie petite main et la fascine de ses yeux remplis de feu et de pleurs.

IV

Sans savoir ce qui se passait, à quelques pas de là, dans son palais, le vieux roi était endormi. — Pauvre chambre de Grallon, elle n'avait pour ornement qu'un crucifix, don de son ami très cher, saint Corentin, évêque de Quimper ; — pour ornement qu'un évangile, donné encore par un homme saint, donné par Gwénolé, comme témoignage d'affection. — Beau en sa vieillesse comme un ange, il dormait, le roi de la Petite-Bretagne, et autour de sa tête ses cheveux blancs faisaient, déroulés, une auréole. — Alors Ahès, la princesse mauvaise, comme frappée de vertige, dans la chambre se glissa, pour voler la clef. — Et, sur le bout des pieds, la féline s'approcha de son père, et, doucement, de son cou, elle ôta, en riant, la chaîne d'or.

V

Qui vient là-bas, par les rues, monté sur une haquenée noire, d'un galop si vif que le feu sort des pierres ? — Celui qui vient, c'est le messager de Dieu, envoyé en Ys vers le roi ; c'est l'apôtre de la foi, saint Gwénolé, chéri des Bretons. — Il approche en galopant, dans sa main droite la crosse d'abbé, une étole d'or sur son surplis blanc, un cercle de feu autour de sa tête. — Le voici aux portes du palais où sommeille le vieux Grallon et, de son cheval, l'homme saint crie dans la nuit. « Grallon, Grallon, debout sans tarder ! Debout pour suivre Gwénolé ! Debout pour échapper à la mer ! Les écluses de la ville d'Ys sont ouvertes ! » — Et le vieux roi, pantelant, s'est jeté hors de son lit : « A moi, à moi, tout de suite mon meilleur cheval ! Vite ! cette ville est perdue ! » — Et en douleur, vite, vite, il rejoint son ami très cher, et, à leur poursuite, ils entendent la mer qui file et hurle. — Ahès, que son galant a plantée là, dans le même temps, à travers la ville, de gauche à droite court, les cheveux dénoués. — Mais elle entend deux galops de chevaux qui fuient au ras des vagues, et un éclair lui fait voir son père et le saint. — « Mon père, mon père, si je vous suis encore chère, sur votre cheval vous me prendrez avec vous ! » Et lui, sans répondre, père trop faible, il la hisse sur sa selle. — Et aussitôt la mer d'aller plus vite, et Gwénolé, avec colère, de crier : « Grallon, jette cette vipère à bas de ta selle ! » — Mais lui, le vieux père, son cœur se brise à l'idée de se séparer de la maudite. Alors le saint fait son signe de croix, s'approche et lève sa crosse. — Et aussitôt la maîtresse des mauvais esprits de choir dans les flots bouillonnants ; et, près de lui, le vieux roi entend un rire strident qui éclate dans la nuit. — Rendu plus léger, le cheval de Grallon rattrape Gwénolé, et d'un bond, ses quatre pieds déjà trempés, il saute de la mer sur la terre. — Et maintenant, métamorphosée en *morgane* (sirène), Ahès chante au clair de lune, chante et, en riant, peigne sur la grève sa chevelure de goémon...

D'après l'opinion la plus commune, c'est dans la baie de Douarnenez que se serait élevée la ville d'Ys, appelée *Corisopitum* (*Ker-Ys-oppidum*) par les géographes de la décadence ; mais d'autres traditions la situent au large de Trégastel (où un rocher colossal de forme humaine, tiare en tête, porte dans le peuple le nom du roi Grallon), à l'embouchure du Guer et à la pointe du Raz. C'est même à la présence de cette ville maudite sous les eaux qu'est due, d'après les pêcheurs de Plogoff et d'Audierne, le trouble perpétuel de la mer dans le terrible chenal de Sein. Par temps clair, en se penchant sur le bordage, ils disent avoir vu glisser entre les algues la chevauchée sous-marine d'Ahès et de ses cavaliers, les quarante seigneurs aux manteaux de pourpre qui se rendaient chaque matin à la messe de Laonal et qui communiaient exprès pour lui rapporter des hosties. Ahès, certains jours, balance son buste à la crête des vagues. Fleur vénéneuse du gouffre, elle ne s'épanouit que dans la tempête : « *Chetu Mariar C'hap ! Voilà Marie du Cap !* » disent les pêcheurs en se signant, et ils font demi-tour.

On a souvent contesté la submersion d'Ys et jusqu'à la réalité historique de cette ville, sur l'emplacement de laquelle les Bretons ne sont pas d'accord. En 1828 pourtant, un marin de Plogoff, nommé Pierre Tréantor, qui pêchait dans le Raz le jour du vendredi saint, ramena une croix Moïse en granit, de 1^m.20 de hauteur, qui s'était accrochée à sa palangre et qui provenait évidemment d'un calvaire ou d'une église. On montre encore cette croix à Perméac'h... D'autres cités de la mer sont des cimetières, des villes mortes : Ys, quoique engloutie, continue à vivre sous les eaux ; les Bretons assurent même que le jour de Pâques, au moment de l'élévation, le charme qui la tient captive cesse provisoirement d'opérer :

comme la *Fata Morgana* du golfe de Naples, l'étincelante cité ressuscite en plein air, avec ses clochers, ses palais et ses rues, si belle que Paris, désespérant de la surpasser, s'est voulu dire seulement son égale : *Par-Ys*. Ce n'est plus la ville maudite de la légende primitive : par une évolution insensible du mythe, la Sodome de l'Occident est devenue une sorte d'Eden breton, de paradis perdu de la mer immémoriale et dont les félicités inspirent à ceux qui en ont eu la révélation un sentiment de secrète nostalgie. Des cortèges chamarres circulent dans les rues ; les évêques officient dans les églises ; les soldats montent la garde sur les tours ; les marchands, derrière leurs comptoirs, audent leurs étoffes de brocart et de soie. Et de toute cette agitation ne sort aucun bruit. Des pauvresses sont assises sur les bornes. Elles remuent les lèvres sans parler. Que ne peuvent-elles donner une voix à l'ardent soupir de leurs âmes ? Il suffirait, d'après la tradition, qu'un vivant plus hardi que les autres s'approchât d'une des mendiantes et, dans sa sébile, laissât tomber un liard : aussitôt l'enchantement prendrait fin et, rachetée par cette humble aumône, la perle des eaux bretonnes renâtrait pour toujours à la lumière. Mais personne encore n'a tenté l'aventure, ou ceux qui l'ont tentée n'en sont pas revenus : la mer s'est refermée sur eux avant que le liard fût tombé dans la sébile, et le rire sarcastique d'Ahès a seul troublé l'émouvant silence. N'importe ! L'espérance survit à toutes les déceptions. Cette cité du mystère, léthargique merveille de l'abîme, elle ne cesse point, elle ne cessera jamais de refleurir au cœur des Bretons. Le rêve celte est plus fort que la mort. Et, sous les eaux où chante Ahès, peignant ses cheveux d'algue, il continue d'apercevoir les murs puissants, les clochers d'or, l'âme endormie de la patrie future...

Rien n'empêche de croire d'ailleurs, et tout donne même à penser que, si l'existence sous-marine de la ville d'Ys doit être rangée au nombre des mythes, le fait ou les faits qui ont engendré ce mythe ont une certaine authenticité. Des « males marées », comme celle qui détruisit la forêt de Sissey et mit le mont Saint-Michel au péril des eaux, un sourd travail de démantèlement, comme celui qui finit par détacher de la Hève Saint-Denis-Chef-de-Caux, ces mêmes phénomènes se répétant sur le littoral breton et entraînant la disparition de quelques villages côtiers, il n'en a pas fallu davantage pour ébranler les imaginations et, chez un peuple ami de l'hyperbole, donner naissance à la légende d'une cité colossale engloutie dans les eaux pour le châtiment de ses péchés. La plupart des îles bretonnes sont, au dire des géographes, les « témoins » d'un continent disparu. Les bruits mêmes de cloches prétendument sous-marines qu'on entend quelquefois sur l'emplacement des cités englouties reçoivent de l'expérience une exploitation toute naturelle : c'est un simple phénomène de réfraction acoustique qui peut tenir à plusieurs causes, la lourdeur de l'atmosphère, l'état des vents, la disposition des lieux ; les sons arrivent amortis et mouillés, comme s'il leur avait fallu traverser toute la couche d'eau de la baie pour monter jusqu'à nous.

Le phénomène se produit avec une intensité toute particulière sur le lac de Grand-Lieu, où il a été observé et finement analysé par M. Jules Laborde, qui avait voulu vérifier ce qu'il y avait de vrai dans la légende.

« Si vous voulez entendre la « voix des anges », disent les pêcheurs de Passay, allez sur le lac pendant la messe de minuit. »

Notre sceptique y alla : le vent soufflait du nord ; le lac commençait à se prendre. Garanti contre le froid par une cahute de « rouches », dressée sur sa yole, M. Laborde poussa jusqu'à 3 kilomètres de la côte, le fusil à portée de sa main, prêt à se venger sur les canards et les moretons d'une déception musicale fort probable.

« Cependant, vers onze heures, écrit-il, j'entendis le battement argentin d'une timide clochette, puis, successivement, à des intervalles de quelques secondes, le son éclatant des cloches de Bouaye, Saint-Léger, Port-Saint-Père, Saint-Aignan, Pont-Saint-Martin, La Chevrière, Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, Saint-Lamine et Saint-Mars-de-Contais, auxquelles se mêlaient les notes, atténues par la distance, de celles de Brains, du Pellerin, Saint-Jean-de-Boiseau, Indret, Bouguenais, Rèze. Et soudain un bruit sourd et immense se répandit dans les airs comme une clamour de foule... C'était le gros bourdon de la cathédrale de Nantes, battant l'airain à toute volée, et les innombrables sonneries des paroisses, des chapelles, des couvents, des monastères de la grande cité. Enfin, derrière cette masse vibrante de 12 kilomètres de rayon, l'on percevait encore les ondes mourantes de Machecoul, Bourgneuf, la Limouzinière, Saint-Étienne-de-Corcoué, Saint-Colombin, Sainte-Pazanne et autres encore. Grande surface plane et lisse, presque ronde, le lac de Grand-Lieu, comme une oreille monstrueuse, recueille les sons les plus lointains : il n'est en réalité qu'un merveilleux récepteur. »

C'est ainsi que, sans faire appel à la science, l'observation vulgaire arrive à se rendre compte des phénomènes en apparence les plus troublants et à leur découvrir une explication naturelle. Journellement nous assistons à une modification du littoral même que nous habitons : les falaises s'effondrent, comme en Normandie et en Picardie ; ailleurs, comme au village de l'Aiguillon, en Vendée, le flot atlantique, en moins de quinze jours, submerge plusieurs hectares d'herbes. Il ne s'agit point là d'accidents locaux : toute la France, d'après M. Stanislas Meunier, subit un mouvement de bascule autour d'une ligne médiane et quelque peu oblique passant par Brest. À Cherbourg, les dénivellations constatées atteignent 1 millimètre par an en moyenne ; au Havre, 2 millimètres. Tandis qu'on découvrait une ville sous-marine aux alentours de Lemnos, les dragages pratiqués dans la Manche, au large de Sainte-Adresse, montraient que la mer avait recouvert des terres habitées par l'homme de l'époque de la pierre polie : on ramenait à la surface des foyers, des haches, des squelettes d'éléphants...

Mais, si la mer gagne en certaines parties, elle recule aussi en d'autres.

Nous ne perdons rien à ce jeu de bascule qui nous fait regagner, dans le Midi, le sol que nous prend la mer au Nord et à l'Ouest. Mais l'imagination populaire dédaigne ces explications trop simplistes et, comme Renan, écoutant les cloches d'Ys, elle continue de prêter l'oreille aux vibrations étouffées qui semblent monter à certaines heures des profondeurs sous-marines, et où elle croit retrouver l'écho des Atlantides disparue.

LE GOFFIC.



ECHOS



LE « MICROBE DE LA FATIGUE »

On continue à parler beaucoup de la « vague de paresse »...

A propos de quoi un humoriste insinuait l'autre jour :

« Ne faudrait-il point voir dans cette « vague » l'effet d'une sorte de maladie épidémique provoquée par un microbe : « le microbe de la fatigue » ? »

L'humoriste croyait plaisanter...

Or, le « microbe de la fatigue » existe bel et bien. Il a été minutieusement étudié naguère par un savant américain, l'éminent Dr Charles Wardell Stiles, qui attribuait à ce redoutable parasite « l'excès de fatigue provoquant la paresse, propre aux populations blanches qui occupent la région sablonneuse et aride du sud des États-Unis ».

Le microbe en question a, paraît-il, l'aspect d'un fil tenu et extrêmement allongé... N'est-il pas tout naturel que le « microbe de la fatigue » ait, si nous osons dire, les « côtes en long ».

Muni d'une tête recroquevillée comme un crochet, le néfaste animalcule s'incruste dans l'intestin de sa victime, à qui il ôte peu à peu toute son activité. Citons quelques détails :

« La femelle du microbe a, comme le mâle, l'aspect d'un fil boueux : elle pond, là où elle s'est logée, des œufs par milliers, et les embryons qui en sortent se répandent dans les tissus. Le ver minuscule, qui n'a guère plus de deux centimètres de long, se colle contre l'intestin intérieurement et arrache de menues parties de la membrane muqueuse en la perçant de trous par où il suce le sang... »

D'où il appert que le « microbe de la fatigue » se présente sous la forme d'un « poil dans l'intestin »...

Et non sous les espèces d'un « poil dans la main », ainsi qu'on eût été en droit de s'y attendre !

◆ ◆ ◆

GENDRES ET BELLES-MÈRES...

À propos d'un document japonais, nous nous étonnions dernièrement, ici même, que les infortunées belles-mères fussent, dans l'univers entier, victimes de préjugés pleins d'une même acrimonie.

A ce sujet, un de nos lecteurs, qui nous semble fort idoine en matière d'ethnologie, nous fournit de curieuses explications qui valent d'être enregistrées. En voici la substance.

Les ethnologues, gens subtils, ont entrepris de rechercher, à travers les âges et les races, l'origine de la légendaire antipathie qui met si généralement aux prises gendres et belles-mères. Et ils ont découvert que cette antipathie, loin d'être le produit de la civilisation moderne, remonte à la plus haute antiquité. Elle est vieille comme le monde ! A tel point qu'en trouve la trace chez les peuplades les plus primitives, où il était de règle que, pour prévenir tout conflit, gendres et belles-mères pratiquaient la... *vitance*, c'est-à-dire l'art de s'éviter.

Sur la matière dont la *vitance* se trouve observée sous les diverses latitudes, les ethnologues ont fait de piquantes constatations. Exemples :

« Chez les peuplades sauvages d'Amérique, d'Afrique et d'Océanie, la belle-mère doit jouer à cache-cache avec son gendre, qui est tenu de l'éviter soigneusement. Elle est celle qu'on ne doit pas voir, et cette prescription rituelle est assurément le meilleur moyen d'empêcher toute altercation. Un Apache, un vrai, se sauve dès qu'il aperçoit la mère de son épouse ; le nègre du Congo qui n'en ferait pas autant se rendrait coupable d'une injure grave que le don d'un chevreau pourrait seul racheter. Chez d'autres Africains, le gendre ne peut parler à sa belle-mère qu'au cours d'une fête donnée à ses propres frais et après lui avoir offert une pièce d'étoffe !... »

Autant de sages leçons dont il convient de tirer notre profit. Méditons aussi le proverbe en vigueur dans les Nouvelles-Hébrides, aux îles de Banks :

« L'homme ne marche sur le rivage où a passé sa belle-mère... que lorsque le flot a effacé les traces. »

Recommandé aux gendres qu'un mauvais sort condamne à villégiatur sur la même plage que « belle-maman » !

◆ ◆ ◆

DANS LA MAIN DE CARPENTIER...

CARPENTIER, notre illustre champion national, est l'homme du jour...

Aussi ne pouvait-il prétendre échapper aux investigations de la chiromancie.

Donc un chiromancien notoire de Londres, M. C. W. Child, a opéré sur la dextre de l'invincible boxeur.

Et voici ce qu'il y a diagnostiqué :

Le dessin général de la main de Carpentier, par sa grandeur, sa forme et la délicatesse de ses lignes, indique à la fois une grande puissance cérébrale et une force physique exceptionnelle.

D'autre part, les lignes du pouce révèlent du magnétisme personnel et une forte vitalité.

Enfin, dans les lignes situées au-dessous du médius, apparaissent les signes d'une prédestination à la renommée.

Voilà ce qu'on lit dans la main de Carpentier quand il l'ouvre.

On savait depuis longtemps ce qu'on y lit quand il la ferme... pour en former un des « poings » les plus formidables qui soient au monde.

Demandez plutôt à Joë Beckett...

◆ ◆ ◆

LA CRISE DU CHARBON...

SCÈNE de la rue, à Paris.

Une voiture, transportant — ô miracle ! — du charbon passe sur la chaussée...

A bord du trottoir, un piéton, d'un œil d'envie, contemple le précieux chargement du véhicule.

Tout à coup, ce piéton semble prendre un parti désespéré... Quittant d'un bond le trottoir, il s'élance pour traverser la rue, juste devant la voiture...

Calcul ou maladresse ?... Dans son élan tumultueux, il heurte les naseaux du cheval, glisse, et tombe sous les pieds de l'animal...

Cri de détresse... Arrêt du véhicule... Bousculade... Attroupement... Rumeur... Apparition de sergots... Menace de procès-verbal contre l'écraseur... On relève le « piétiné », qui hurle, tandis que le charbonnier, alarmé, lui prodigue des excuses...

Soudain, au milieu de la bagarre, le « piétiné » susurre à l'oreille du charbonnier, en lui coulant, secrètement, sa carte de visite dans la main :

— Portez dix sacs chez moi... et je retire ma plainte.

— Entendu, consent à mi-voix le charbonnier. Le « piétiné » avait gagné la partie et obtenu un succès... écrasant !

◆ ◆ ◆

« DANSER SUR UN VOLCAN »...

EN ce moment, de toutes parts, on signale chez les humains le déchaînement d'une véritable frénésie chorégraphique... L'heure est aux *dancings*...

Et partout, cependant, la vie est chère, la vie est dure, la vie est âpre, tandis que l'avenir apparaît embrumé de crises qui ne se résolvent point.

— On danse sur un volcan, disait M. Prudhomme.

Mais n'arrive-t-il pas précisément que « danser sur un volcan » s'explique par un besoin de se distraire... pour ne pas penser au danger. Dans cet ordre d'idées, un de nos confrères citait l'autre jour un fait bien suggestif, enregistré jadis en ces termes par un médecin de Philadelphie :

« Dans la guerre de 1746, entre la Grande-Bretagne et la France, le feu prit à bord d'un transport anglais. Les bateaux qui allaient de conserve avec lui firent de vains efforts pour le secourir. Une partie de l'équipage se sauva dans la chaloupe ; les autres se jetèrent à la mer et périrent avant d'atteindre les bâtiments qui étaient à leur vue... Le reste de l'équipage, qui n'avait pas quitté le navire, remplit l'air de ses cris et de ses lamentations pendant quelque temps. Tout à coup, le bruit cesse, et on n'entend à bord que le bruit d'un violon jouant un air très gai. L'équipage se met à danser avec fureur pendant une demi-heure, au bout de laquelle la scène finit, et les hommes furent engloutis dans les flots... »

Cet ébat chorégraphique accompli *in extremis* et noté par le médecin de Philadelphie comme un phénomène stupéfiant, ne tend-il pas à prouver que, suivant l'expression d'un penseur, « danser est peut-être une façon d'oublier »...

◆ ◆ ◆

QUELQUES PENSÉES SUR LE « BOCHE »

DU rapport sur les prix de vertu, lu par M. Brioux lors de la séance publique annuelle de l'Académie, détachons ce passage, bon à rappeler :

« Dans la prochaine édition du *Dictionnaire de l'Académie*, nos successeurs, décidément, seront obligés d'inscrire le mot « Boche » avec cette définition : Boche, substantif masculin, terme de mépris mérité par les Allemands de la dernière guerre. »

Sur le « Boche », précisément, M. Fernand Maury, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, qui connaît à merveille la psychologie allemande, vient d'émettre des aphorismes d'une justesse et d'une vérité profondes. Nous en citons ci-dessous quelques-uns, dont on ne saurait trop se pénétrer :

— Un Allemand ne dit jamais *oui* que pour confirmer un *non*.

— La persévérance allemande n'est qu'une pesanteur continuée.

— Un des traits distinctifs du Boche, c'est l'orgueil dans la bestialité ; il dépasse la bête par un vice qu'elle a laissé à l'homme.

— Le Teuton a cru à sa grandeur, parce qu'il s'est gonflé ; mais il ne croit pas à son rapetissement, parce qu'on le dégonfle : il se sentirait toujours diminué de n'être que lui-même.

— Le caractère essentiel de la Germanie, c'est la recherche de l'énorme ; elle a fait colossal dans cette guerre, et elle fera colossal jusque dans sa ruine.

— L'Allemand diffère des autres hommes en ce qu'il cultive le crime avec hyperbole, mais avec méthode : il est très réaliste dans la poursuite de l'irréalisable.

— Il n'y a qu'une chose que les Germains ne calculent pas, c'est leur équation personnelle dans les prodigieuses erreurs de leurs calculs.

— Les Allemands ont poussé le souci de l'unité jusqu'à se ressembler tous entre eux dans le délice collectif qu'est leur psychose de guerre.

— Les sophismes des Allemands diffèrent de tous les autres sophismes en ce qu'on ne peut les soutenir que les armes à la main.

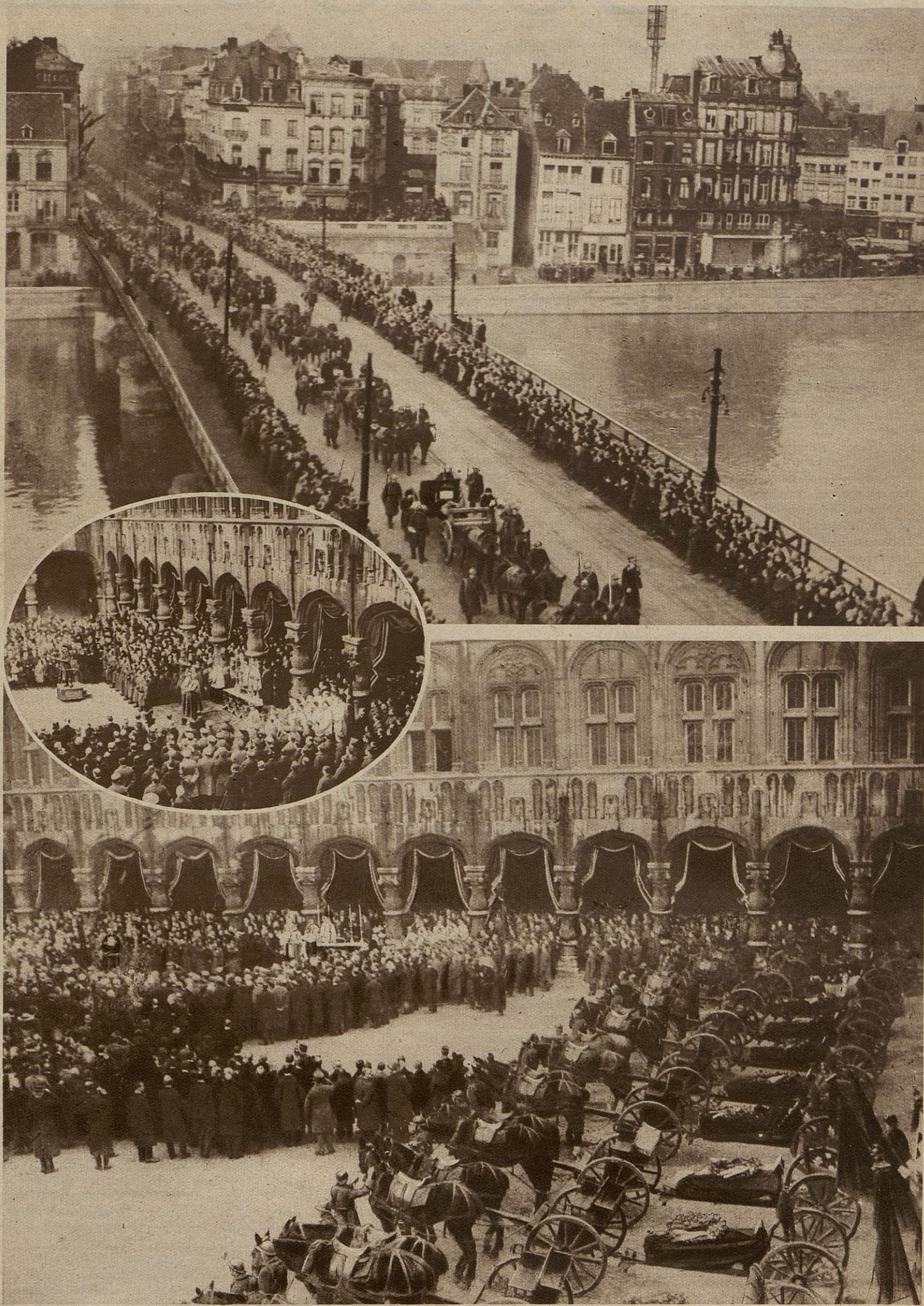
— Les Boches sont le seul peuple qui ait inventé un vocable pour exprimer couramment la joie de naître : *Schadenfreude* ; leur langue, si mal faite, invite elle-même à faire le mal.

— Le Boche a été corrompu par ses chefs d'État, ses généraux, ses prêtres, ses sophistes, ses littérateurs ; mais il ne répéterait pas si bien leur pensée s'ils n'avaient pas traduit la sienne.

— Corriger la Boche ? Quelle illusion ! Il faudrait des siècles pour lui ôter le génie de cruauté qu'elle a, et il en faudrait encore d'autres pour lui donner celui de la douceur qu'elle n'a pas.

— On peut être sûr que le temps travaillera dans le sens où il a déjà travaillé, et qu'il rendra l'Allemagne pire par la même raison qu'il fera les autres nations meilleures.

L'HOMMAGE DE LIÈGE AUX VICTIMES DE L'OCCUPATION



La ville de Liège vient de rendre un hommage solennel à trente-cinq de ses enfants qui, en août 1914, furent massacrés par les Allemands lorsque ceux-ci firent irrruption dans ses murs. Dans la cour du Palais, autour de laquelle étaient rangés les cercueils, le général baron Jacques fit l'appel des victimes. A chaque nom, une héroïne liégeoise, M^{me} Delwaide, répondait : « Mort pour la Patrie ! » Après que l'assistance eut entendu différents discours, les cercueils, escortés d'une foule immense, furent transportés au cimetière de Robermont. Voici les différents épisodes de cette solennité.

LA MESSE DE MINUIT DANS NOS VILLAGES EN RUINES



Comme chaque année, la fête de Noël a été célébrée avec ferveur dans notre pays. Mais nulle part elle n'a donné lieu à des manifestations aussi touchantes que dans nos campagnes dévastées, où les gens ont tenu à commémorer la naissance du Sauveur dans les ruines de leurs églises détruites. Ici, des enfants d'un village près de Noyon ont organisé, avec de vrais animaux et un Jésus de cire, une vraie crèche auprès de laquelle ils venaient prier.

DANS LES BRANCHES

La scène est... dans un arbre et dans les buissons d'alentour. L'aube blanchit à peine l'horizon. Et voici qu'une voix monte dans le ciel. C'est encore la voix de l'oiseau de nuit.

LE ROSSIGNOL.

Tio... Tio ! Je meurs... Le ciel noir a pâli.
Un long frémissement vient d'agiter les branches.
Mon règne est terminé, voici venir l'oubli
Pour mon hymne éperdu vers les étoiles blanches !
Adieu, palais charmant que la lune éclairait
De sa lumière douce, étrange et familière !
Laissons chanter les autres voix de la forêt.
Soleil... j'ai le dédain de ta rouge lumière !...
Je ressemble à l'Amour qui cherche le mystère,
Et mon jour est venu quand la nuit apparaît.

L'ALOUETTE, ouvrant un œil encore languissant.

Quelle heure est-il ? Le ciel est plein de lueurs roses.
Quelques perles d'eau claire ont mouillé notre nid.
De ce buisson en fleurs, je distingue les choses :
Un toit là-bas est rouge, un champ de blé jaunit.
Chantons. Le soleil monte et je suis l'alouette
Qui déteste la lune et que maudit l'Amour.
Roméo quitte en pleurs les bras de Juliette.
Le rossignol languit. Je renais... C'est le jour.

LE ROSSIGNOL.

D'autres oiseaux encor jasent dans la feuillée.
Nul ne me plaint ; ma voix gêne mes ennemis.
Voici que l'alouette est déjà réveillée.
La nuit, je chante seul. Le jour est plein de cris.
Évertuez-vous donc !... Vous êtes une foule !
Tous les bois sont remplis de murmures confus.
On écoute mon chant qui dans la nuit s'écoule...
Chantez tous à la fois... on n'écouterai plus !

LE PINSON, qui sautille sur une branche voisine.

Le rossignol se plaint... C'est un raté qui pleure.
Dieu lui donne la nuit pour gémir longuement,
Mais, qu'un de nous s'éveille, il gagne sa demeure
Et n'ose plus broncher... qu'accidentellement.
Bonjour, vive alouette ! Un jour nouveau se lève,
Ta voix, chaque matin, résonne en me troubant.
Tu danses sur le sol... Sur la branche je rêve...
Et c'est peut-être à toi... qui fuis l'arbre tremblant.
Tu dédaignes le vol vers les frondaisons hautes.
La terre, cependant, n'a pas ces doux frissons :
L'arbre balance au vent la maison et ses hôtes
Et l'air a des parfums mêlés à nos chansons !

L'ALOUETTE, qui vient de secouer ses plumes, en s'agitant sur un buisson tout près de terre.

Tu voudrais m'attirer... mais la terre est divine
Avec ses grands blés onduleux,
Sa mousse, ses taillis, ses fossés, sa ravine
Limpide aux clairs de lune bleus !
Souvent, en m'élevant vers votre azur sans tache,
J'ai le regret profond du sol.
Un lien invisible à la terre m'attache....
Je n'aime que descendre... au vol !

LE PINSON, toujours railleur.

Quelle drôle d'idée !... Arrive, l'hirondelle !
Et réponds à ta tendre sœur !
Toi qui t'en vas... là-haut... sans cesse, à tire-d'aile,
Trouvant que le voyage a seul quelque douceur,
Toi qui cherches partout les printemps de ce monde
Et sans songer au nid d'hier,
Reprends ta course éperdument, ô vagabonde,
Vers le soleil et le ciel clair !

L'HIRONDELLE, qui s'est branchée un instant, prête à repartir.

Ne me retenez pas. L'automne vient... Je tremble.
L'écorce de cet arbre a froid.
Notre armée est là-bas... Un seul cri la rassemble
Palpitante sur ce vieux toit !
Il est doux de chanter au sein de la ramure
Et d'être l'âme de ces bois,
Mais après tout, amis, vous n'êtes qu'un murmure,
Un chœur formé par mille voix !...
Vous enchantez l'homme qui rêve
Et c'est là tout votre destin !
Nous sommes l'aile qui s'enlève
Et qui fuit vers un ciel lointain !...
Toujours avides de lumière
Et d'insaisissable beauté,
Nous espérons une autre terre,
Plus d'amour et plus de clarté.
Un pays nous tente et nous leurre.
Nous cinglons vers d'autres climats,
Et tu connais notre demeure...
Le paradis qu'on n'atteint pas !

LE PINSON.

Tu l'entends, mignonne alouette,
Oiseau terrestre et casanier,
L'hirondelle a l'âme inquiète
Et le désir aventurier !
Tu peux détester les voyages,
Mais aussi t'envoler vers nous.
Cet arbre a de très belles pages,
Des feuilles vives aux tons roux.
Chaque jour je les examine
Et j'y lis de charmants sonnets
D'une écriture svelte et fine,
Griffonnés par les sannettes...
On se cultive et l'on s'exalte
Sans quitter notre nid soyeux.
On peut rêver, pendant la halte,
Et le rêve remplit les yeux.
Au beau pays de vos mensonges,
Hirondelles, nous abordons,
Mais c'est sur l'aile de nos songes,
Enfouis sous nos édredons.
Nous ne risquons pas l'aventure...
Et sommes plus malins que vous.
Pourquoi voler dans la froidure
Et par ce vent, plein de courroux ?
Un ciel paisible est sur nos têtes,
Et si nos rêves sont errants,
Nous voulons rester des poètes
Sans devenir des émigrants !

L'HIRONDELLE.

Le pinson est joyeux et raille avec adresse !
Il chante la douceur de l'abri familial.
Mais, vois... un autre oiseau qui va, volant sans cesse,
Égaré dans ces bois les prend pour un voilier.
C'est l'âme de la mer, l'enfant de la tempête,
Plus brave que nous tous et n'ayant que les flots
Pour reposer son aile et pour bercer sa tête,
Elle a trouvé des mâts... ces pins et ces bouleaux !...
Mouette, que dis-tu de ta voix haletante ?

LA MOUETTE, arrivant essoufflée.

Mes frères et mes sœurs de la terre et du ciel,
J'ai beau gémir parfois, la mer seule me tente !...
La mer au souffle pur qui sent l'algue et le sel !
Mon vol capricieux sur l'Océan qui monte
Est, par moment, désespéré...
Car la fatigue vient, insurmontable et prompte,
Aucun navire n'est ancré !
Auctine barque au loin.... Hélas !... aucune voile !..

Mais le flot rythme son chant clair.
Je vois au grand miroir frissonner une étoile
Et je prends la vague pour l'air...
Vous avez des abris de feuilles et de branches
Et ce radeau certain : le sol !
Je n'ai qu'un flot mouvant aux grandes crêtes blanches
Pour interrompre un peu mon vol !
Je suis le rythme ému de ce beau sein de femme
Et, voulant soudain m'y poser,
Je sens se dérober le velours de la lame
Qui m'échappe pour se briser !...
A chaque instant, déjà, s'accroît ma lassitude...
Je n'ai plus qu'un rêve anxieux :
Voir un petit point noir, là-bas, sur la mer rude,
Qui soudain grandisse à mes yeux.
Et quand la nef surgit, quand ma pauvre aile lasse
Pend soudain le long du hunier,
Une voix monte encor, une voix qui me chasse
Sur le flot où je dois régner !

LE PINSON, ironique.

Voilà du dévouement !... Oublier sa fatigue
Pour n'être de nouveau qu'un oiseau qui... navigue !
Esclave du devoir, ta vie est un enfer !...

LA MOUETTE, exaltée.

Bien que désespéré, mon vol m'est toujours cher.
L'Océan me torture et je subis ses charmes.
Son sel brûle mes yeux, mais j'ai le goût des larmes !

LE PINSON, dédaigneux.

C'est un goût comme un autre. Il est peu recherché !
Moi, je chante au soleil dès que je suis perché,
Et mon cœur se répand en des hymnes de fête.
On a tort de penser : c'est lugubre, un poète !
Il en est de joyeux.... A chacun son emploi !...
Et les hommes, ma sœur, disent : gai... comme moi !

L'ABEILLE, qui bourdonne dans le lierre parfumé qui s'attache
à l'arbre implacablement.

Comme toi, comme toi !... Belle gaîté !... J'admire
L'oiseau qui se croit gai mais perd son temps à rire !
Ton rire sonne faux ainsi que ta chanson.
Le travail seul, vois-tu, donne au rire un beau son !
Jamais, je ne pourrais être une nonchalante.
Je vais et mon ardeur rend l'aube bourdonnante.
De calice en calice, ô roses de juillet !
Mon vol semble un plaisir.... Dieu sait pourtant s'il l'est !
Irai-je à toi, lys pâle ? à toi, glycine mauve ?
J'y suis... Ici ?... Non.... Là ? Sur l'œillet ?... Je me sauve !
Bien malin qui, de loin, dans mon vol me suivrait....
Mais, dans la ruche, au soir venu, le miel est prêt !

LE PINSON, gouailleur.

Oh ! ton labeur certes est immense
Et nul n'a ton activité.
Nous périssons dans l'indolence,
Comme tu dis, sans vanité.
Ton éloge n'est plus à faire
Après tes modestes propos !
Mais ce dard invite à la guerre
Et ton miel... n'est pas dans tes mots !
Vois... un habitant de la terre
T'écoute encor avec stupeur !...

L'ABEILLE.

C'est l'écureuil... !

L'ÉCUREUIL, qui vient de grimper lestement sur une des plus
hautes branches.

Un grand mystère
Te rendra plus humble, ma sœur !

LE PINSON.

Un mystère ?...

L'ÉCUREUIL.

Levez la tête !...

L'ALOUETTE, volant vers l'arbre et regardant en l'air.

C'est un oiseau qui vient vers nous...

LE PINSON, voyant apparaître un avion.

Mais c'est un géant... alouette !...

L'HIRONDELLE, inquiète.

Mes frères, craignons son courroux !

L'ÉCUREUIL.

Voyez, voyez... il vient... et passe !
Et nul ne peut chez vous s'opposer à son vol...

LA MOUETTE, intimidée.

Il n'est pas de la mer !...

L'HIRONDELLE, étonnée.

Il n'est pas de l'espace !

L'ÉCUREUIL, triomphant.

C'est un oiseau qui vient du sol !
Car l'Homme, ayant trouvé son aile,
Vient aussi de se soulever !
Il sait se défendre, hirondelle,
Quand un Vautour veut le braver !

L'HIRONDELLE, inquiète.

Mais celui-ci ?...

L'ÉCUREUIL.

Vient de la chasse !
Il a vaincu... Plus de Rapace !
Il a vaincu !

L'ABEILLE, montrant l'avion paré des couleurs françaises.

Voyez ces fleurs !

LE PINSON, scandalisé.

Ces fleurs... mais c'est une cocarde !

L'HIRONDELLE, émue.

Et son œil tendre nous regarde...

LE PINSON, allègrement.

D'une prunelle aux trois couleurs !

L'ÉCUREUIL.

Et voici que l'aile sonore
S'élève sans chercher un nid !...
Il faut monter plus haut encore
Pour la joindre... dans l'infini !

LE PINSON, comme entraîné.

Essayons toujours !

L'HIRONDELLE, naturellement.

Je m'envole !

L'ABEILLE, toujours diligente.

Moi, je vous suis !

L'ALOUETTE, heureuse du nouvel effort.

Enlevons-nous !

(Les oiseaux se dispersent, sauf l'Ecureuil, qui continue à rêver
dans les branches.)

L'ÉCUREUIL.

Les voix se taisent. L'auréole
Du soleil dore les pins roux...
Et désormais, grave et pensif,
Tremblante aussi comme un roseau
Au grand frisson joyeux qui de cette Aile arrive,
La Forêt dans l'azur ne voit plus qu'un oiseau !

COMMENT ON VOYAGE DANS LA BROUSSE AFRICAINE

DANS nos colonies de l'Afrique Occidentale, les agents des services publics, les commerçants, les médecins, les chefs d'entreprises ont à faire de très fréquents déplacements à travers la brousse pour l'exercice de leur profession. Les conditions de ces voyages, qui durent souvent plusieurs jours sous le soleil torride ou sous la pluie tiède, sont parfois fort pittoresques, et on les connaît peu en France.

Parmi les différents modes de transports usités en Afrique, il en est toujours un qui domine pour une région donnée. En effet, le véhicule employé est naturellement en raison directe de la nature du développement et de l'état des voies de communication ; or, si nos plus vieilles colonies, comme le Sénégal, possèdent un réseau de routes quelque peu développé et relativement bien entretenus, il en existe d'autres, telles que la



UNE ROUTE A TRAVERS LA BROUSSE SÉNÉGALAISE.

Guinée et la Côte d'Ivoire, où l'on trouve surtout des petits chemins, voire des sentiers. En outre les rivières, ces « chemins qui marchent », sont fort nombreuses dans les pays du Sud.

Tout d'abord, dans les villes et les grands centres, comment les Européens se déplacent-ils autrement qu'à pied ? On n'y voit pas encore de tramways mis par la vapeur ou l'électricité, mais cela ne saurait tarder beaucoup ; l'automobile a bien fait déjà son apparition dans les capitales exotiques ! Quelques-uns s'y servent de bicyclettes ; mais les véhicules les plus employés jusqu'à présent sont les *lauries* poussées à bras d'homme sur une étroite voie ferrée ; les uns, pour le transport des marchandises, consistent en une simple plate-forme robuste montée sur quatre roues ; les autres, pour les voyageurs, portent des sièges abrités sous une tente de toile. On utilise d'ailleurs aussi les *lauries* tout le long de nos chemins de fer coloniaux ; et il faut voir alors avec quelle prestesse, à l'approche d'un train, les noirs débarquent voyageurs et colis et chavirent la voiturette sur le côté de la voie ! Du reste, il arrive parfois que le mécanicien indigène d'un train de ballast ou d'un train de marchandises, bon enfant, consent à pousser la *laurye* pendant quelques kilomètres, pour la plus grande joie des nègres, qui en sont le moteur ordinaire !

Enfin depuis quelques années on voit en usage dans certains centres, pour le transport des Européens, de petites voitures à deux roues ultralégères traînées par un indigène ; c'est exactement le « pousse » utilisé depuis bien longtemps en Extrême-Orient. Le noir « pousseur » commence donc maintenant en Afrique à faire partie de la domesticité d'une maison ; son titre est d'ailleurs absolument faux, puisque en réalité... il tire !

Mais beaucoup plus intéressante est la question des déplacements à travers la brousse. Comme premier mode de transport, on se sert bien entendu du cheval. Dans certaines régions, tout colonial doit être un cavalier, non seulement parce que le cheval y rend les plus grands services, mais encore parce que son emploi est aux yeux des indigènes le signe de l'homme libre et du chef. Les chevaux d'Afrique ont la taille petite et demandent à être harnachés très légèrement. Par de judicieux croisements avec certaines races européennes, l'on s'efforce d'améliorer la race primitive, et de jolis résultats ont été obtenus comme vigueur et beauté de la forme. Malheureusement, on ne peut se servir couramment du cheval qu'au Sénégal et dans le Haut-Sénégal et Niger ; dans les colonies du Sud, principalement au voisinage des côtes, cet animal ne peut vivre, ou tout au moins ne peut fournir qu'un travail fort restreint : les moustiques et la fièvre le mettent très rapidement à bas.

On n'utilise pas seulement le cheval d'Afrique comme monture ; dans les contrées où les routes le permettent, on l'attelle. Le véhicule consiste alors en une de ces voitures légères montées sur deux hautes roues grêles, du type que les Anglo-Indiens nomment *ekka*. Ainsi construites, ces voitures peuvent aller vite et passer dans bien des endroits ; mais, étant donné que les meilleures routes africaines n'ont rien qui rappelle le billard, on y est souvent fort cahoté — ou même parfois versé !

Reste le transport des bagages. Il s'effectue à l'aide de bâts ou de cacolets placés sur le dos de chevaux de charge, de bœufs porteurs ou quelquefois de chameaux. Ainsi les déplacements des Européens dans la brousse, surtout quand des miliciens montés sont de la partie, ressemblent-ils à de petites manœuvres de cavalerie !

Mais, dans les colonies où les chevaux ne peuvent vivre, la note change : le véhicule est un hamac et les fardeaux sont transportés à tête d'homme.

L'organisation d'une tournée — terme consacré — comporte donc en premier lieu le recrutement des porteurs. Sur l'ordre des agents de l'Administration, ou par suite d'un arrangement avec les particuliers, les chefs de villages choisissent ces hommes parmi les indigènes des basses classes. Procédé barbare ? Non ; les noirs, accoutumés dès leur tout jeune âge à porter n'importe quel objet sur leur tête, deviennent rapidement des coltineurs d'une endurance remarquable et peuvent marcher pendant cinq ou six heures d'affilée au besoin avec une charge de 20 kilogrammes environ. Ce n'est pas nous qui avons inventé le portage, il est partout en usage en Afrique depuis un temps immémorial ; et nous avons sur les chefs noirs une supériorité que nos subordonnés apprécient : nous rétribuons nos hommes. Toutefois, l'Européen doit avoir pour règle de refuser énergiquement tout porteur trop jeune, — car les embaucheurs indigènes n'ont que trop tendance à fournir dans le lot des noirs qui sont presque des enfants, — et de leur donner dix minutes de repos après chaque heure de route, exactement comme dans nos marches militaires.

Et voici le tableau que présente la caravane en déplacement à travers la brousse de la Guinée, par exemple.

En tête s'avance le blanc, assis ou couché dans son hamac en fibres de palmier suspendu sous un fort cadre de bois recouvert de toile et garni de rideaux ; les quatre coins du cadre reposent sur quatre crânes ras tons. Ce mode de transport provoque d'ailleurs des réactions plutôt fatigantes pour le voyageur lui-même, et il est fort heureux de faire de temps en temps un kilomètre à pied. A côté de lui marche le chef porteur, qui a la haute main sur la troupe, sert parfois d'interprète... et se montre pénétré de l'importance de ses fonctions. Quelquefois, après un bref appel guttural, les hamacaires s'arrêtent, et l'un d'eux, repliant la jambe, enlève quelque malencontreuse épine enfonce dans son pied ; un autre arrange la couronne de paille qui forme coussin sur sa tête ; puis on repart de plus belle. Derrière suivent à la file six, huit, dix, douze porteurs, et davantage au besoin, ayant sur la tête les uns des cantines, les autres des caisses de vivres ou d'ustensiles de popote, celui-ci le lit pliant qui ne tient pas plus de place qu'une petite valise, celui-là le sac de riz pour l'alimentation du personnel ; quelques-uns servent d'hommes de remplacement. Un milicien en uniforme de toile kaki, le chef couvert d'une chéchia bleue, la baïonnette au flanc et le fusil en bandoulière, ferme la marche, avec consigne de ne laisser s'attarder personne.

La bande ne brille généralement pas par son homogénéité : il y a des petits et des grands, des minces et des râblés ; mais tous sont en haillons. Ils vont nu-pieds, sans courir, d'un pas allongé et rapide ; et rien n'est plus amusant que de les entendre s'interpréter, babiller et rire incessamment d'un bout à l'autre de la colonne, sans pouvoir tourner la tête immobilisée par leur charge.

La caravane, comme un long serpent, ondule dans la brousse, empruntant à l'occasion un bout de vraie route, mais suivant le plus souvent des sentiers étroits entretenus automatiquement par le passage. Tantôt le sentier passe au milieu d'herbes de 2 mètres de haut d'où s'envole un monde d'oiseaux multicolores, tantôt entre des fourrés épais et sous les têtes largement étalées de beaux grands arbres ; ici il s'étend sur de larges espaces dénudés où, le midi, la chaleur semble sortir de la bouche d'un four ; là sur des plateaux où poussent le riz de montagne, le mil et le maïs. De temps à autre on traverse des villages ; ils sont reconnaissables de loin aux dômes verdoyants des manguiers touffus qui abritent l'agglomération des cases rondes à toit de paille conique, grandes et belles, enfermées par groupes de cinq ou six dans leur enceinte de murs en pisé auxquels



LE HAMAC A PORTEURS DANS LA GUINÉE FRANÇAISE.

grimpent des plantes folles ; comme dans tous les villages du monde, les bambins accourent pour voir passer l'étranger. De grands gaillards couleur de bronze vous ôtent au passage leur bonnet de velours bleu ou rouge brodé du croissant d'or des croyants, d'un geste tout à fait noble ; des femmes, de petite taille en général, les jeunes le torse nu, bien faites, les vieilles affreusement ridées et ruinées, portant sur leurs cheveux tressés court de grandes calebasses remplies d'eau claire, vous adressent au passage le traditionnel *I mama...* (Je te salue), en glissant à pas feutrés sans détourner la tête.

Souvent une rivière vous barre la route. Si elle n'est pas trop large, il existe d'ordinaire pour la traverser un « pont de singe ». Le voici : un tablier étroit de branchages entre-croisés, sans aucun garde-fou, juché d'abord sur des pieux enfouis dans le sol détrempé, puis franchissant le cours d'eau d'une grande courbe allongée. Toute la construction tremble et gémit sous le pied. Au-dessus du courant qui bouillonne autour des roches, le pont s'accroche en l'air à de fortes branches surplombantes, et des lianes attachées dans des têtes d'arbres le maintiennent en haubans à droite et à gauche. Quand la rivière offre une certaine importance, ou quand le pont manque, on trouve toujours un ou plusieurs bateaux amarrés sur la rive, tout prêts à servir de bacs ; mais on hèle parfois en vain le passeur qui devrait niché dans une cabane aux alentours. Dans ce cas, les porteurs ont vite fait d'opérer par eux-mêmes. L'embarcation, — un long et étroit canot creusé à même un tronc d'arbre, — fait plusieurs fois la traversée à la pagaille, transportant successivement bagages et voyageurs ; on ne le voit jamais sans appréhension s'éloigner du bord chargé des précieuses caisses, avec l'eau au ras de la flottaison... C'est en cas d'immersion toujours possible qu'on construit pour les coloniaux des cantines en métal, dont le couvercle garni de caoutchouc est à emboîtement étanche.

Pendant la saison des pluies, toute la brousse étant fort détrempée, toutes les rivières étant grosses, tous les fonds de sentier remplis d'eau au creux des vallonnements, les communications deviennent moins commodes. J'ai parfois traversé des dépressions de terrain inondées dans de curieuses conditions : mes quatre porteurs de hamac barbotaien consciencieusement, l'eau sous les aisselles, tâtant du pied le chemin noyé, tandis que j'étais perché sur le dessus du cadre de bois qu'ils élevaient à bout de bras au-dessus de leur tête. Inutile de vous dire que je pensais surtout à ce qui arriverait si l'un deux mettait brusquement le pied dans un trou ! Et le grand lac stagnant, jaunâtre, couvert de plantes aquatiques, rayé de la course de mille bestioles, empêtrait sous le soleil de plomb.

Mais le mode idéal de transport pour les coloniaux est, sans contestation possible, le bateau. Dans les colonies où les rivières abondent, où de nombreux et longs estuaires s'ouvrent sur la côte, toutes les résidences, tous les postes de douane, toutes les factoreries possèdent un ou plusieurs canots pour le service de leur personnel et une équipe de mariniers indigènes que l'on désigne sous le nom de *laptots*. Ces hommes savent conduire une embarcation aussi bien à la voile qu'à l'aviron.

De beaux gars en général, ces laptots. Ils manient la rame uniquement



AU CANOT, LES NOIRS PRÉFÉRENT LA PIROGUE PRIMITIVE.

vêtus d'une ceinture de cotonnade, et c'est un vrai plaisir que de suivre sur leurs torses nus et luisants le jeu des grands muscles. Se dressant tous d'un même mouvement, un pied appuyé sur le banc devant eux, ils se renversent et se laissent tomber assis en tirant l'aviron. Le rythme le plus ordinaire de leur nage consiste en un fort et long coup alterné avec un plus faible et plus court. La mollesse des noirs est pour nous un article de foi ; je ne sais pourtant s'il existe beaucoup d'Européens qui, sous leur climat tempéré, seraient toujours disposés à ramer pendant six ou huit heures, le sourire sur les lèvres, comme j'ai vu souvent les laptots le faire ! Il est vrai que la corporation a son honneur et un esprit de corps développé... Il faut voir ce qui se passe quand le canot de la résidence, par exemple, suit d'aventure la même route que le canot de la douane !

De jour comme de nuit, les laptots ne cessent guère de chanter en travaillant ; leurs chansons ont toutes entre elles un grand air de famille, leurs refrains sont cent fois répétés, avec des changements d'octave d'une brusquerie déconcertante. Pendant ce temps, les Européens, assis à l'arrière du bateau près du chef laptot qui tient la barre, abrités sous une tente rayée, regardent se dérouler le paysage des rives : rideaux de palétuviers blanchâtres dont les hautes racines retombantes s'entre-croisent en mille arceaux parmi lesquels bondissent de petits singes, masses de verdure qui



UNE « LAURIE » VOYAGEANT SUR LE THIES-KAYES.

s'écartent parfois pour laisser voir un sentier et les toits pointus d'un village, embouchures de marigots, pirogues indigènes, pêcheurs à la ligne ou au filet, vols de perroquets gris au cri narquois ou d'oiseaux d'eau... A l'occasion, les voyageurs blancs tendent eux-mêmes derrière leur embarcation une ligne à traîner pour attraper quelque gros poisson carnassier ou envoient une balle à quelque caïman faisant béatement la sieste au soleil sur une roche.

Quelle que soit la nature du voyage et quel que soit le mode de locomotion employé, on passe toujours au campement les heures du milieu du jour, celles où la chaleur fait rage.

Quelquefois on reçoit l'hospitalité dans un poste ou une factorerie européenne ; quelquefois on s'installe dans le caravansérail à la disposition de tout étranger dans les villages importants ; tantôt un chef ou un notable indigène met à votre disposition une de ses cases ; tantôt on s'établit dans une paillote d'un *longan*, petit village de culture qui n'est occupé qu'à certaine époque de l'année par des cultivateurs noirs. Le boy cuisinier trouve aussitôt du bois sec, construit un foyer avec des pierres, et bientôt le feu brille, la fumée s'élève en plein air ou monte vers les profondeurs sombres du toit de chaume ; puis il ouvre la caisse du matériel de popote, en tire ses ustensiles, place les assiettes de métal, les gobelets, les couverts sur une table de fortune, sur quelques hauts mortiers à riz renversés, sous la galerie circulaire.

Si le voyage dure plus d'un jour, la même cérémonie se renouvelle à l'étape du soir ; l'Européen profite alors du temps pendant lequel le repas s'apprête pour tirer une pièce de gibier aux environs. Enfin il va dormir dans le lit de camp qu'on lui a dressé dans un coin de la case. Sa journée est terminée, mais demain il sera debout à l'aube, de façon à faire un bon bout de route avant que le soleil ne soit devenu accablant...

Ces tournées dans la brousse, avec la vie libre qu'elles comportent, l'initiative et la dépense physique qu'elles demandent, leurs installations improvisées, les incidents de route qui surgissent, la collection d'impressions sur les gens et les choses qu'on en rapporte, leurs heures de travail professionnel forment à mon avis le meilleur de la vie coloniale, et je crois que quiconque en a goûté le charme en garde un ineffaçable souvenir.

LUCIEN JOUNNE.



SUR LA COTE, DES NOIRS PORTENT LE VOYAGEUR JUSQU'A SON CANOT.

GAMBETTA

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DE 1879

PAR

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DE 1919

Au moment où la victoire, revanche de la génération qui a tant souffert en 1870, permet plus de justice à l'égard de ceux qui ont vainement lutté alors, une révision a paru opportune de ce qu'or doit penser de Gambetta. Il fallait dégager cette figure des légendes créées par les luttes violentes des partis et chercher dans ses lettres intimes sa véritable pensée.

C'est ce qu'a fait M. Deschanel avec tout son cœur et avec toute son intelligence, sa nette vision des choses et des gens, son style sobre, clair, coloré, d'un relief si puissant.

« Gambetta, dit-il, fut passionnément aimé : il l'est encore. Son nom fait partie de la religion de la France : quel plus beau rêve pour une grande âme ? Les fautes, les erreurs, les contradictions disparaissent dans le rayonnement.

« Parce qu'il a résisté en 1870, la France a pu garder l'estime du monde et d'elle-même, son rang dans la famille humaine, se relever et remplir le destin qu'il rêvait pour elle. De 1914 à 1918, son âme a lutté avec nos héros. »

Mais, en même temps, le président de la Chambre, développant les idées politiques de son prédécesseur, nous apporte, pour ainsi dire, le testament d'une génération malheureuse à ceux qui ont obtenu la victoire, — haute leçon de sagesse, conseils émouvants de paix, d'union, dans une large compréhension des intérêts généraux du pays !

Nous ne pouvons faire mieux que de donner un extrait de ce beau livre tiré du chapitre VI : « La délégation de Tours et les opérations militaires ».

De toutes les masses organisées par le gouvernement de la Défense nationale, l'armée de la Loire est celle qui a joué le rôle le plus important. Elle fut, comme l'a dit Colmar von der Goltz, « la grande armée de la République ».

Le XV^e corps, constitué d'abord, avait été repoussé au Sud de la Loire les 10 et 11 octobre, et les Allemands avaient occupé Orléans. Gambetta, arrivé à Tours à peu près en même temps que la nouvelle de cet échec, destitua le général de la Motterouge, qui commandait en chef (Etienne Lamy a expliqué les motifs de cette destitution dans *le Correspondant* du 25 juin 1903), et lui donna pour successeur le général d'Aurelle de Paladines. Le général d'Aurelle, au cadre de réserve depuis 1869, — il avait soixante-six ans, — était un ancien colonel de zouaves, combattant d'Afrique et de Crimée. C'était un bon et brave soldat, apte à instruire et à dresser les troupes, mais il n'avait jamais commandé plus de 10 000 hommes. Prudemment, il refusa les pleins pouvoirs que Gambetta lui offrait ; il accepta seulement le commandement des XV^e et XVI^e corps, et se retira jusqu'à Salbris, d'où il couvrait Vierzon et Bourges, afin d'y organiser ses forces. Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels — sauf l'héroïque défense de Châteaudun, où une poignée de braves donna aux villes ouvertes un noble exemple, — les 20 000 Bavarois de von der Tann restèrent face à face avec 100 000 Français.

Alors parvinrent à Tours des dépêches pressantes du gouvernement de Paris, pour un plan de sortie par la basse Seine, qu'avaient préparé les généraux Trochu et Ducrot. Gambetta estima, avec Bourbaki, qu'aucune force organisée n'existant alors en Normandie, il eût fallu, pour seconder les vues de ces généraux, diriger de Bourges sur Rouen les corps qui se réunissaient derrière la Loire et qu'un pareil mouvement de flanc, exécuté par de jeunes troupes non encore aguerries, sur un si long parcours et sous l'œil des contingents ennemis qui commençaient à se masser dans les environs de Chartres, serait une manœuvre grosse de périls. Il voulait, pendant que les forces allemandes étaient concentrées à Paris et à Metz, prendre l'offensive contre von der Tann, perdu à vingt lieues de son centre d'opérations, et le refouler, afin de débloquer Paris. Pour cela, il fallait d'abord reprendre Orléans. Le 24 octobre, avait lieu à Salbris une conférence à laquelle assistaient M. de Freycinet et les généraux d'Aurelle, Martin des Pallières, Pourcq et Borel. Le lendemain, on se réunit de nouveau à Tours, sous la présidence de Gambetta, et l'on arrêta les dispositions de détail. Au dernier moment, le 28 au soir, la délégation apprit que l'expédition n'aurait pas lieu. Une dépêche du général d'Aurelle faisait connaître que le temps était mauvais, les chemins difficiles, l'équipement d'une partie de la garde mobile défectueux, et qu'il n'était pas prudent, dans ces conditions, de tenter une action vigoureuse. En présence des termes de cette dépêche, il ne parut pas possible au ministre de la Guerre d'envoyer au général en chef un ordre qui aurait pu amener une défaite. Le ministre se borna à répondre : « Vos hésitations et les craintes exprimées dans votre dépêche m'obligent à renoncer à un plan sur la valeur duquel mon opinion n'a pas varié. En conséquence, arrêtez le mouvement. »

Le cri de colère et de désespoir que la chute de Metz arracha à



Gambetta retentira à travers les siècles :

« Français ! Élevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des effroyables périls qui fondent sur la patrie : il dépend encore de nous de lasser la mauvaise fortune et de montrer à l'univers ce qu'est un grand peuple qui ne veut pas périr... »

« Metz a capitulé.

« Un général sur qui la France comptait, même après le Mexique, vient d'enlever à la Patrie en danger plus de cent mille de ses défenseurs... »

Et il continuait ainsi : « L'armée de la France... est engloutie, malgré l'héroïsme des soldats, par la trahison des chefs, dans les désastres de la Patrie!... » (30 octobre.)

Il est clair que ces mots : « la trahison des chefs » ne visaient que Bazaine ; cependant certains officiers, même parmi ceux que Gambetta avait choisis, y sentirent une injure ; aussi, dès le lendemain, pour les rassurer, disait-il dans une proclamation à l'armée : « Vous avez été trahis, mais non déshonorés... Débarrassés de chefs indignes de vous et de la France, êtes-vous prêts, sous la conduite de chefs qui méritent votre confiance, à laver dans le sang des envahisseurs l'outrage infligé au vieux nom français ? » Cette

fois, l'erreur n'était plus possible ; certains généraux, pourtant, continuèrent de s'y méprendre, et il fallut une nouvelle proclamation, le 12 novembre, après la bataille de Coulmiers, pour dissiper ce funeste malentendu.

La conséquence immédiate de la capitulation de Metz était de rendre disponibles les 180 000 hommes du prince Félix-Charles. Ils pouvaient arriver vers le 16 ou le 18 novembre ; il fallait donc, à tout prix, prendre les devants.

Gambetta résolut d'employer les XV^e et XVI^e corps à la reprise d'Orléans. Le général Chanzy, qui s'était distingué à la tête d'une division, fut promu commandant du XVI^e corps. Le général d'Aurelle dirigeait l'opération. Le 9 novembre, dans la plaine de Coulmiers, l'armée de la Loire s'ébranla dans un ordre parfait. Von der Tann, qui n'avait que 20 000 hommes avec 110 canons, contre 60 000 hommes avec 150 pièces, fut débordé. Les généraux français, Peytavin, Barry, se mirent à la tête des troupes, comme leurs devanciers de la Révolution, et les entraînèrent. L'amiral Jauréguiberry, monté sur un petit cheval, naviguait sur sa bête, selon le mot des soldats, comme dans la tempête. A quatre heures, von der Tann abandonna Orléans et recula sur Artenay.

L'armée française avait vaillamment combattu, nos soldats avaient rivalisé de courage et d'entrain, l'artillerie avait tiré avec une remarquable justesse. Malheureusement, le général Reyau, qui devait tourner la droite de l'ennemi avec sa cavalerie, se replia, lorsqu'il vit au loin les franc-tireurs de Lipowski, qu'il prenait pour des Allemands, et Martin des Pallières, venant par la rive droite de la Loire avec 30 000 fantassins, 44 pièces de canon et 800 chevaux, suivant d'ailleurs les ordres du commandement, qui ne s'attendait pas à une avance si rapide, n'arriva pas à temps.

Ces circonstances diminuèrent sensiblement les effets de la victoire de Coulmiers. C'était pourtant une victoire incontestable qui, suivant le mot du général en chef, « décuplait le moral des troupes » et produisit une impression profonde en France et à l'Étranger. Elle fut notre plus grand succès pendant toute cette guerre. Elle parut nous ramener la fortune. L'armée de la Loire avait glorieusement reçu le baptême du feu et apparaissait comme l'instrument des revanches prochaines.

La surprise des Allemands fut extrême. Un officier bavarois écrivait à sa famille : « Il n'y a plus d'armée de la Loire, disait-on, les forces de l'ennemi sont épuisées, et maintenant se trouve tout un corps bien organisé avec une artillerie formidable, une cavalerie admirablement montée et une infanterie qui nous a prouvé ce dont elle était capable. La situation a changé pour nous d'une façon des plus inquiétantes. »

Gambetta adressa à l'armée cette proclamation : « Votre courage et vos efforts nous ont enfin ramené la victoire, depuis trois mois déshabituée de nos drapeaux. La France en deuil vous doit sa première consolation, son premier rayon d'espérance... Sous la main de chefs vigilants, fidèles, dignes de vous, vous avez retrouvé la discipline et la force. Vous nous avez rendu Orléans, enlevé avec l'entrain de vieilles troupes depuis longtemps accoutumées à vaincre... Avant-garde du pays tout entier, vous êtes aujourd'hui sur le chemin de Paris... Paris nous attend, il y va de notre honneur de l'arracher aux étreintes des barbares... Avec des soldats tels que vous, la République sortira triomphante des épreuves qu'elle traverse ; après avoir organisé la défense, elle est en mesure d'assurer la revanche nationale... »

NOTA. — Un vol. in-8 avec 8 planches hors texte (Collection des Figures du Passé). Broché, 12 fr. 50 ; cartonné, 16 fr. 50 (Librairie Hachette).

Un Jour viendra

ARYS

3, Rue de la Paix, 3

PARIS



Parfum
troublant
captivant
pénétrant

Le flacon
F^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame
F^{co} 16 fr. 50

Toutes Parfumeries
et Grands Magasins

Envoi f^{co} sur demande du Carnet
de Beauté du Dr REYMONDON.

Fox-Trot
Ambre vermeil
Le flacon fco 33 fr.
Le flacon-réclame
fco 16 fr. 50

*Ambre vermeil
En fermant les yeux
Gr.flac.Lalique f^{co} 66*

BOUQUETS:

BOUQUETS :
Parlez-lui de moi, Rose sans fin
Premier Oui, L'Anneau merveilleux

L'Amour dans le Cœur
Le flacon Lalique france 38 fr. 50

EXTRATS : *Eillet, Rose, Mimosa, Violette, Jasmin, Cyclamen, Lilas, Muguet, Chypre, Iris, Hélier*
Franco 25 fr. Le flacon-réclame, franco 13 fr. 50

LE LIVRE DE TOUS LES FRANÇAIS LE LIVRE DE TOUTES LES FRANÇAISES

GLORIA

HISTOIRE DE LA GUERRE 1914-1919

VOICI enfin l'ouvrage qui donne en un seul volume, toute l'histoire de la guerre : militaire, maritime, politique et économique.

**400 Pages
450 Illustrations**

Portraits, Cartes et Plans

Broché.. 6. •

TOUS les Français voudront conserver ce remarquable "précis". Le plus fidèle et le plus saisissant souvenir des heures tragiques et glorieuses de la guerre.

LIBRAIRIE HACHETTE

DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

La Dame de Cristal

Jamais roman ne parut à meilleure heure. Les récits d'aventures retrouvent près du public, après un long exil et un injuste oubli, un vif regain de curiosité et de succès.

Le Docteur Lucien-Graux, tout en poursuivant la réalisation de ce document d'histoire sans précédent qui a pour titre *Les Fausses Nouvelles de la grande guerre*, a écrit sous le titre **La Dame de Cristal** une histoire de haut fantastique où la plus vivante et la plus prodigieuse des intrigues conduit les héros du roman dans un fabuleux enchevêtrement d'épisodes. C'est sur les cimes altières des Cordillères des Andes, dans la jolie cité de Santiago de Chili, dans le désert d'Atacama, en un pays où ne s'était encore jamais promenée l'imagination des romanciers français, que le Docteur Lucien-Graux situe la troublante énigme de cette **Dame de Cristal**, toujours insaisissable et toujours fuyitive. Tirant parti, avec une rare ingéniosité, d'un cas physiologique encore imparfaitement défini par la science, l'auteur a su combiner, dans le passionnant développement d'un récit souvent hallucinant, toujours poignant, l'angoisse d'un Edgar Poe, l'invention d'un Alexandre Dumas, l'art captivant d'un Jules Verne.

Le sujet est d'une nouveauté étonnante, d'une extraordinaire audace et les aventures surréalistes de Salvador Cristobal-Blanco feront date dans l'histoire du Roman contemporain.

Le Docteur Lucien-Graux a eu le bonheur peu commun de trouver pour sa **Dame de Cristal**, un « point de départ » encore totalement inconnu : c'est une chance qui n'appartient pas à tous les romanciers. C'est une découverte qui a assuré dès son apparition le succès de ce livre.

Un volume in-16; prix net: **4 fr. 50.**
Chez tous les Libraires et dans les Bibliothèques des Gares.
L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

Beauté de la Chevelure
PÉTROLE HAHN
Produit Français.

R. VIBERT, PARIS

On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté **APOLLO**

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris

ACHETEZ...

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.
Franco: 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires et marchands de journaux.

Obligations 5 % Nord de São Paulo
Porteurs d'obligations 5 % de nouvelle
C^{ie} Chemins de fer Nord de São Paulo
(São Paulo Northern) désirant vendre obligations à fr. 300 par titre peuvent envoyer leur nom et adresse à Companhia Commercial, Caixa do Correio, 270, Rio de Janeiro.

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS
ZANZIBAR
Em. CHEVILLIARD
13, Bd St-Denis, Paris
Contre 0 fr. 40 en timbres neufs (du pays du demandeur) nous adressons franc notre Nouveau prix - courant France, Colonies françaises et Croix-rouge, avec un timbre de Oubangui à titre gracieux.

Chenil Français
CHIENS POLICIERS et de luxe toutes races
Expéditions de tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53
Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

LE BUSTE DU **MARÉCHAL FOCH**

Par AUGUSTE MAILLARD

Est en vente dans les bureaux
du PAYS DE FRANCE
6, boulevard Poissonnière, Paris,
au prix de 15 francs.

Franco domicile: Paris, 18 fr. 50
Départements: 19 fr. 50

Pour toutes les familles françaises
Pour tous les touristes des champs de bataille

Précis de la Grande Guerre

PAR LE
Commandant BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un 4 fr. curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du Pays de France, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

En vente sur demande chez tous les dépositaires du PAYS DE FRANCE

Envoyé franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste
à Bibliothèque du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard
Poissonnière, Paris.

MALADIES de la FEMME

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Celles-ci ont commencé par souffrir au moment des règles, qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épousées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continuels dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle soit employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénitine des Dames (la boîte 2 fr. 50 + impôt 0 fr. 30, total 2 fr. 80).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibromes, mauvaises suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies, le flacon 5 fr. 40 + impôt 0 fr. 60, total 6 fr., franco gare 6 fr. 75. Les 4 flacons 24 fr. franco, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Notice contenant renseignements sur demande.

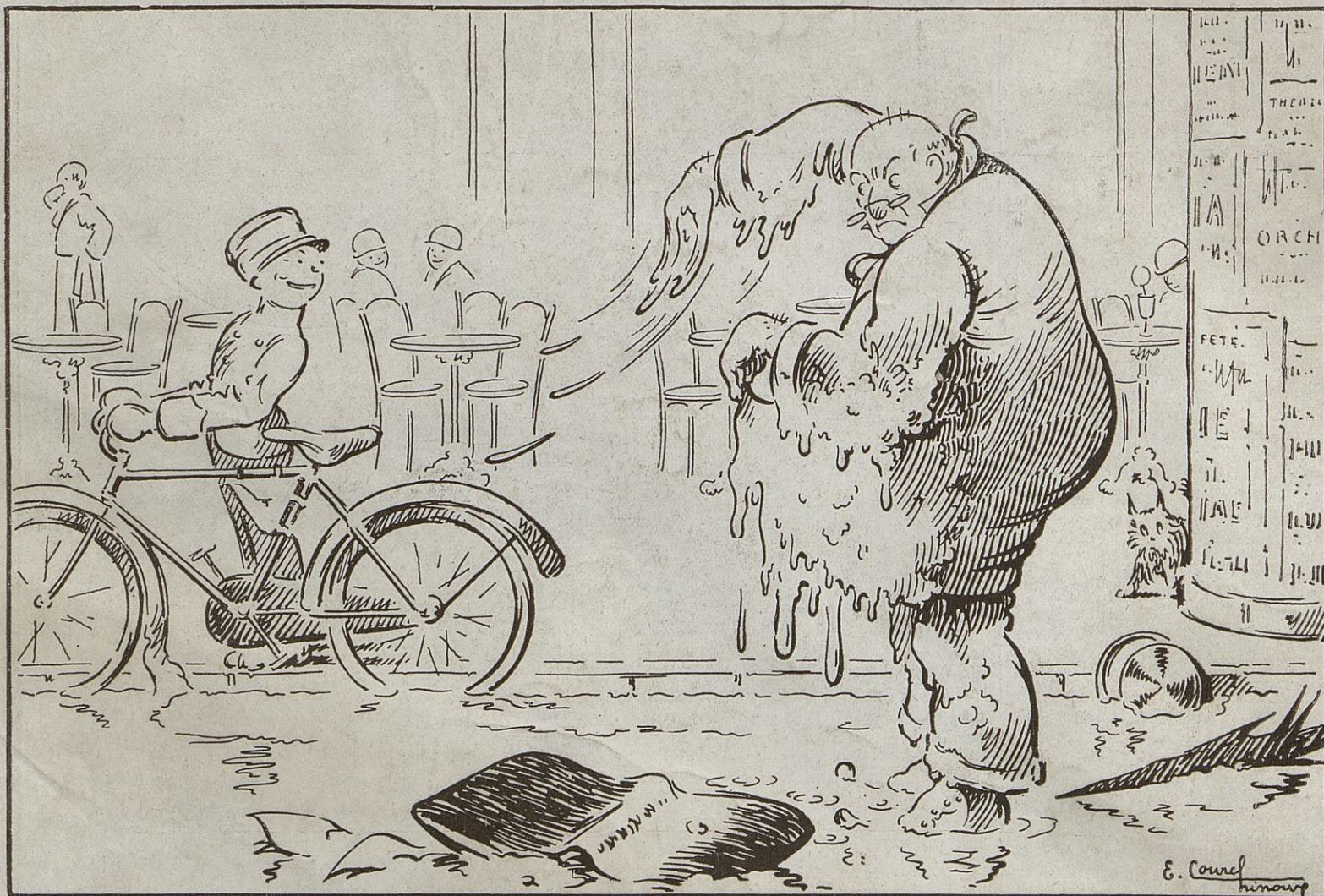
LE FEU AU CHATEAU DE COMPIÈGNE



Après avoir vu passer la guerre sans en éprouver de trop graves dommages, le château de Compiègne a failli être détruit par un banal incendie. Toute une aile a été la proie des flammes ; mais les collections n'y ayant pas été réinstallées, on n'a à déplorer que la perte de matériel et d'archives administratifs. On a photographié le sinistre à l'arrivée des secours. Œuvre de l'architecte Gabriel, le château connut, sous Louis XV et les deux Napoléon, des jours brillants. On en avait fait un musée. Il avait reçu quelques obus boches pendant les bombardements de la ville.



— Ah ! mon pauvre ami ! Qu'est-ce qu'il vous arrive ?... Vous avez donc provoqué Carpentier ?
— Non !... Je sors du Métro !



— Vous avez encore de la veine qu'il n'y ait pas de poussière !